



ROSE M. BECKER

VOL. 1

*Rêves
& désirs*


Éditions  Addictives



ROSE M. BECKER

VOL. 1

*Rêves
& désirs*

Éditions  Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Fallait pas me chercher !

J'ai 24 ans, un père tyrannique et un empire babylonien à gérer. Ma fortune colossale et mon joli cul font de moi le meilleur parti de Los Angeles. Je souris, on se pâme. J'ordonne, on m'obéit. J'aurais pu m'appeler Mike, John ou William, mais mes chromosomes en ont décidé autrement. Je m'appelle donc Valentine Laine, je suis une femme qui doit s'imposer dans un monde de requins, et rien ni personne ne me résiste.

Au moins jusqu'à l'arrivée fracassante de Nils Eriksen, qui m'a sauvé la vie tout en y mettant un souk improbable. Sans cesse, nos destins s'entrechoquent, s'entremêlent, s'entrelacent, et nos corps ne demandent qu'à les imiter...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Bad Love – Captive mais insoumise

Un matin, Elsa se retrouve prise dans une fusillade devant les écuries où elle travaille. L'inconnu qui était visé l'entraîne dans sa fuite pour la protéger des tueurs dont elle a vu le visage. Retenue dans son haras du Kentucky, elle se rebelle contre cette captivité, mais ne peut s'empêcher de tomber sous le charme du bel Oscar, aussi sexy que mystérieux... Entre danger et séduction, la vie d'Elsa se retrouve complètement bouleversée !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Rose M. Becker

RÊVES ET DÉSIRES

Volume 1

ZHOP_001

1. L'éveil

Quelqu'un va mourir.

Je le sais.

Une nuée de pigeons picorent au sol des miettes invisibles. Au passage d'une moto, ils s'envolent dans un froissement d'ailes, décollant dans un joyeux chaos. Certains se posent au sommet d'un bâtiment blanc, troué de multiples fenêtres, haut de quatre étages. Sa façade est immaculée, presque aveuglante sous le chaud soleil d'été. Quelques rayons frappent la porte d'entrée – un double battant vitré, automatisé. L'endroit semble à la fois moderne et accueillant. Alors, pourquoi ai-je l'impression que quelque chose ne va pas ? Pourquoi ai-je la certitude qu'un malheur va arriver ?

Une femme avec une veste rouge s'élanche en courant, poursuivant le tramway déjà parti sur les rails. Ses talons frappent le sol, une légère brise soulève sa jupe fluide. Plus loin, un homme hèle un taxi. Il lève le bras, l'oreille collée à son téléphone portable dernier cri. Costume noir. Cravate vert bouteille. Légèrement bedonnant à l'approche de la quarantaine. Il a tout du businessman sous pression. Il saute dans son *yellow cab* sans saluer le chauffeur. Sur le trottoir, deux adolescentes passent en riant.

Une odeur de hot-dogs embaume l'air. Un stand ambulancier est installé à l'extrémité de la rue et le vendeur interpelle les touristes qui reviennent du front de mer. En arrière-fond, on entend le bruit du ressac, le cri des mouettes, la sirène d'un bateau. C'est apaisant... mais j'ai peur. Je suis une véritable boule de nerfs. Des effluves de nourriture flottent, attirant une petite foule d'affamés.

J'ai envie de hurler, mais j'en suis incapable.

Soudain, un homme sort du bâtiment. Il est incroyablement grand – presque deux mètres –, séduisant. Une sorte de Viking moderne avec ses yeux translucides, ses courts cheveux blonds coiffés en arrière et sa carrure d'athlète sous une chemise noire et une cravate bleu marine au nœud desserré. Si ce n'était la finesse de ses traits, il ressemblerait à l'un de ces guerriers scandinaves.

C'est lui.

C'est lui qui doit mourir.

Il jette un coup d'œil à sa montre – un modèle inhabituel –, inconscient du danger. Je voudrais crier, hurler. Je voudrais le prévenir. Mais rien ne vient, rien ne sort. Je suis paralysée, transformée en statue. Je ne peux rien faire pour lui. À part regarder le pire advenir. À cet instant, une ombre se met à bouger dans mon champ de vision. Elle approche, bras tendu. Et... une détonation ! Un bruit affreux, assourdissant.

Je me réveille en sursaut. Ouvrant la bouche pour aspirer l'air, je me relève d'un bond entre mes draps trempés de sueur. Ma respiration saccadée me brûle la cage thoracique. J'essaie de retrouver mon calme malgré mes mains qui tremblent, ma tête qui tourne. Ce n'était qu'un rêve. Je suis dans ma chambre, à l'abri dans mon lit : je ne crains rien.

– Je dormais. Ce n'est rien, rien du tout.

Rassemblant mes longs cheveux cuivrés en une grosse poignée, je les laisse retomber par-dessus l'une de mes épaules, pour libérer mon cou humide. Puis, pinçant le col de mon pyjama, je m'évente avec le tissu, le décollant de ma peau moite. Les images de mon cauchemar continuent à me poursuivre.

Ça avait l'air tellement vrai !

Après cette nuit éprouvante, je me traîne dans le couloir de l'appartement avec la furieuse impression qu'une entreprise de démolissage s'occupe de mon crâne. Cette migraine ne me quitte pas depuis mon réveil. Et elle a l'air coriace ! Je devrais peut-être ingurgiter des granules aux plantes, histoire de me remettre d'aplomb. À la vitesse d'un escargot neurasthénique, je gagne la porte de la cuisine et croise au passage mon reflet dans le miroir ovale accroché au mur de l'entrée. La vache ! Je plaque une main sur ma poitrine. J'ai frôlé la crise cardiaque, là. J'ai mis les doigts dans une prise électrique, ou quoi ? Mes cheveux roux tiennent droit sur ma tête et deux énormes valises décorent mes yeux.

– Waouh !

Dans la cuisine, Claire s'arrête une seconde de verser du café dans nos tasses – un mug bleu pour elle et une sorte de gobelet pour moi. Je l'ai confectionné moi-même lors de mon cours de poterie, deux ans plus tôt. C'est vrai, il a une forme bizarre, comme des pétales biscornus. Et fanés. Et moches. Mais je suis très fière de ma création en terre cuite, peinte aux couleurs de l'arc-en-ciel. Même si j'ai abandonné la poterie le trimestre suivant.

Personne n'a dit que j'étais douée...

Ensuite, il y a eu les leçons de cha-cha-cha, d'aquabike, et des cours de méditation positive qui m'ont beaucoup apporté au niveau de mon « moi intérieur ». Mais ça, c'est une autre histoire. J'aurais d'ailleurs bien besoin d'une tisane pour surmonter cet horrible mal de crâne. Je n'ai pas bu une goutte d'alcool, mais j'ai quand même la gueule de bois !

Personne n'a dit que le monde était juste...

Traversant la cuisine en zigzag, je me dirige vers ma chaise. Et je supplie Claire d'un petit geignement :

– Pas de commentaire, please.

Ma meilleure amie se mord les lèvres pour ne pas rire. Elle tient toujours notre vieille cafetière dont s'échappent de délicieux effluves propres à réveiller le zombie que je suis devenue.

– Je n'allais rien dire, promis.

– Mouais.

Je n'y crois pas une seconde. Je tends alors la main en direction de la corbeille en osier où nous entassons notre courrier. Poussant allégrement une tonne de prospectus publicitaires – que j'étais en charge de jeter le mois dernier... ou celui d'avant... ou celui d'encore avant... – et quelques enveloppes, je m'empare de mes lunettes de soleil. Et je les pose sur le bout de mon nez.

Voilà qui est mieux.

– Hope ! s'esclaffe Claire, hilare.

Mon amie secoue la tête d'un air mi-atterré mi-amusé, tandis que je m'écroule à ma place comme si je portais le poids du monde sur mes épaules. J'en profite aussi pour rassembler ma tignasse dans une pince tachetée léopard, formant un gros paquet de cheveux sur le sommet de mon crâne. Ma colocataire pose une tasse remplie à ras bord devant moi.

Béni soit Claire Barnett.

– Tu as une mine de déterrée ! me lance-t-elle en s'installant en face de moi.

– On avait dit « pas de commentaire » ! je gémis.

J'aimerais préserver un minimum mon intimité. Ou cacher un maximum ma tête de mademoiselle Frankenstein. Si je pouvais me planquer sous un drap, ce serait parfait. Prenant une première gorgée de carburant, Claire me fixe maintenant gravement. Finies les plaisanteries. Elle semble très sérieuse dans sa petite robe à fleurs roses.

– Je t'assure que tu n'as pas l'air en forme. Ça commence à m'inquiéter.

– J'ai mal dormi.

Je marmonne une vague explication en prenant l'assiette d'œufs brouillés qu'elle me tend. Elle et moi nous répartissons les tâches ménagères dans l'appartement trois pièces que nous louons sur le port de South of Market, au sud de la ville. À elle, la cuisine et la vaisselle – vu mon niveau aux fourneaux, j'ai préféré éviter à tout le monde une intoxication alimentaire massive. À moi, l'aspirateur et les lessives. Quand j'y pense. Ce qui arrive parfois. Rarement. Bon, presque jamais. Mais je me rachète en faisant les courses, même si Claire ne comprend pas ma passion pour les graines germées et les pousses de bambou.

Je pousse un profond soupir, toujours poursuivie par son regard noisette. Elle ne me quitte pas des yeux une seconde, les sourcils froncés, l'œil soupçonneux.

– Tu as encore fait ce cauchemar ?

Ma gorge se serre. J’aimerais mieux changer de sujet. Et je réponds d’un simple hochement de tête, à court de mots. C’est à peine si je ne frissonne pas en dépit de la chaude température de ce 1^{er} juin. Depuis plusieurs nuits, je suis poursuivie, hantée, harcelée par un rêve. Toujours le même. Il se reproduit dès que je ferme les paupières, sans me laisser la moindre échappatoire. À chaque fois, il est si réaliste que je ne suis même pas certaine de dormir. Les couleurs, les odeurs, les sons. J’ai l’impression d’être réveillée.

– Tu veux m’en parler ?

Nouveau signe de tête. Sans le son.

– Hope...

C’est le problème lorsqu’on vit avec sa meilleure amie, rencontrée dans le bac à sable de l’école maternelle du quartier : elle connaît par cœur la moindre de vos mimiques et lit dans vos pensées – quand elle ne finit pas carrément vos phrases. Et que dire quand la meilleure amie en question est la personne la plus sagace de la terre... Je fixe obstinément mon bol, mal à l’aise. En général, ce cauchemar me colle à la peau longtemps après mon réveil. Comme s’il se fixait sur mes os pour ne plus me lâcher.

– Tu dors à peine depuis trois semaines. Je m’inquiète pour toi.

– Je sais... mais je suis certaine que tout va rentrer dans l’ordre. C’est seulement une mauvaise phase.

– Elle dure longtemps, ta mauvaise phase.

– J’ai prévu aujourd’hui d’acheter des CD *Bruits de la forêt* et *Sons de l’océan*. Avec ça, je suis certaine de dormir comme un bébé la nuit prochaine.

Claire me lance un coup d’œil dubitatif.

Elle ne croit quand même pas que je suis sérieuse ?

– Ces trucs relaxants avec le vent qui souffle dans les branches ? Tu ferais mieux de...

Ah si...

Je ne lui laisse même pas le temps de terminer sa phrase. Je sens qu’elle va essayer de m’expédier chez un docteur, même si je ne suis pas malade. Ce rêve, c’est autre chose. Quelque chose que je ne parviens pas à expliquer. Quelque chose qu’on ne peut pas guérir.

– Hé ! Tu ne serais pas en train de jouer les infirmières avec moi ?

Elle esquisse un sourire, un peu rassurée par mon clin d’œil. Claire a vraiment bien choisi sa profession. Douce, posée, généreuse, elle a toujours eu vocation d’aider les autres – moi comprise –

depuis son plus jeune âge. Et tout naturellement, elle s'est dirigée vers des études médicales à la fin du lycée. Cela fait d'ailleurs un mois qu'elle a intégré la prestigieuse clinique Saint-Peters après l'obtention de son diplôme. Elle peut s'enorgueillir de bosser pour les médecins les plus talentueux et prestigieux de la côte ouest. Une réussite qu'elle mérite amplement, tant elle ne ménage pas ses efforts, quitte à rentrer chaque soir à des heures indues.

– Ne m'en veux pas, Hope. À ma place, tu te ferais aussi du souci. Tu devrais peut-être consulter un médecin ?

Eh voilà ! On y vient...

– Bof.

Je hausse les épaules. Curieusement, moi et les blouses blanches n'avons jamais été très copains. Je ne jure que par la phytothérapie, persuadée que les plantes sont plus efficaces que ces médicaments dont certains laboratoires veulent nous gaver. Je préfère encore manger des tiges de fleurs que gober ces petites pilules de toutes les couleurs. D'autant que je fais très attention à mon hygiène de vie – pas d'alcool, pas de cigarette, un peu de sport (un peu, hein, un tout petit peu), et une alimentation végétarienne. Parce que j'aime trop les animaux pour les manger. Mon seul péché mignon ? La caféine. J'avoue, je suis accro. Claire me fait les gros yeux.

– Tu ne prends pas assez soin de ta santé, Hope.

– Et toi, tu es trop partiiale, mademoiselle l'Infirmière-Qui-Sait-Tout. L'année dernière, j'ai réussi à soigner mon angine en huit jours grâce aux huiles essentielles.

– Toutes les angines guérissent naturellement en huit jours...

– Ne sois pas mesquine, s'il te plaît...

Je lui décoche un regard de cocker battu.

– Et si on oubliait un peu mon cauchemar pour se concentrer sur ce délicieux petit-déjeuner ?

Devant mon sourire innocent – ne manque qu'une auréole au-dessus de ma tête –, ma meilleure amie finit par battre en retraite. D'un geste prompt, elle s'empare du journal posé sur un coin de table et le déplie pendant que je vide ma première – mais pas dernière – tasse d'or noir.

Sans café, je ne suis rien.

À graver sur ma tombe.

– Quelle horreur ! murmure-t-elle.

Je me penche au-dessus du pichet de jus d'orange pour apercevoir à mon tour la manchette du *San Francisco Chronicles*. Soulevant les lunettes noires qui m'aveuglent à moitié, j'esquisse une petite moue horrifiée à la vue du gros titre à sensation.

– « Le tueur au couteau a encore frappé », lis-je à voix haute.

Apparemment, une autre femme a été sauvagement assassinée à coups de couteau alors qu'elle rentrait chez elle. Une fille de notre âge, 20 ans, est morte à seulement quelques rues de notre appartement. Claire et moi échangeons un regard consterné.

– D'après l'article, la police piétine toujours, me précise-t-elle. Ils n'ont trouvé aucun indice sur les lieux du crime. Le journaliste écrit que les forces de l'ordre cherchent le lien qui pourrait relier ces femmes entre elles.

– C'est terrifiant.

– Oui ! Encore un cinglé en liberté..., conclut Claire en quittant son siège.

Contournant la table, elle vient déposer un rapide baiser sur ma joue avant de filer récupérer sa veste dans l'entrée.

– Je vais être en retard ! me lance-t-elle.

Et tandis que la porte claque dans mon dos, je me lève en maugréant pour débarrasser la table. Non sans tourner au passage le journal pour cacher la une. Rien qu'à regarder le titre, j'ai des frissons dans le dos.

2. Flower Power

Quand je franchis la porte de la boutique de fleurs où je travaille depuis deux ans, je suis un peu plus présentable. Certes, mes cernes n'ont pas disparu d'un coup de baguette magique – si quelqu'un a la formule, je suis preneuse –, mais j'ai retrouvé figure humaine avec mon chignon flamboyant, une longue robe colorée, un gilet sans manches et mes spartiates marron. J'esquisse un sourire en passant sous l'enseigne – une grosse fleur psychédélique entourée du nom du magasin en lettres rouges, *Flower Power*.

Aussi Peace & Love que moi.

– C'est toi, ma chérie ? fait une voix assourdie.

Lila doit encore avoir la tête dans les cartons, les vases et les arrosoirs qui encombrent l'arrière-boutique.

– Tu attends quelqu'un d'autre ? je riposte, malicieuse.

J'en profite pour déposer ma grosse besace sous le comptoir, près de la caisse enregistreuse. S'encadrant sur le seuil de la réserve, ma boss plante les poings sur les hanches, toujours aussi rock'n'roll à l'approche de la soixantaine. Courts cheveux noirs, yeux légèrement surlignés de khôl et blouson en cuir.

Lila et moi formons un duo de choc : elle, élégante rockeuse, souvent en noir, et moi, un peu bohème, aux habits colorés. Je crois que l'on se complète vraiment et que les clientes apprécient de pouvoir parler à l'une ou à l'autre selon leurs goûts et leurs humeurs du moment.

– Qui te dit que je n'espérais pas la visite d'un séduisant jeune homme rendu fou de désir par mon corps ? me lance-t-elle, frondeuse.

J'éclate de rire. Le pire ? Elle ne plaisante qu'à moitié ! Car, en plus d'être la femme la plus énergique de mon entourage, elle est aussi un véritable cœur d'artichaut. Lila Jacobs enchaîne les conquêtes masculines plus vite que Taylor Swift. Pas un homme ne résiste à cette insatiable séductrice. Je devrais peut-être en prendre de la graine, vu le néant de ma vie sentimentale. Voilà au moins un an que je ne suis pas sortie avec un garçon ! Et le dernier, Ted, rencontré à mon cours d'art floral asiatique, ne m'a pas laissé un souvenir impérissable. Peut-être parce qu'il a essayé de piquer tout mon fichier client ?

Dans la vie, j'ai de l'intuition pour tout le monde, sauf pour moi !

– Alors ? je souris. Tu as encore brisé des cœurs ce week-end ?

– Que vas-tu imaginer ? Je n'en suis pas encore là ! Je viens à peine de mettre la main sur un jeune

homme « croquant » à souhait. Si tu voyais ses tablettes de chocolat...

- Stop. Je ne veux rien savoir.
- Et ses fesses rebondies...
- J’entends rien ! J’entends rien !

Enfonçant mes doigts dans mes tympans, je vois Lila éclater de rire. Il y a quand même des limites à ce que je peux endurer : la vie sexuelle de ma patronne est l’une d’entre elles. Lui dardant un ultime regard soupçonneux, j’accepte néanmoins de me déboucher les oreilles sur son invite.

- Il est majeur, au moins, ton nouvel éphèbe ?
- Hope ! Je ne suis pas ce genre de femmes, voyons. Je n’ai pas envie que la police m’arrête.

C’est le sourire aux lèvres que je m’empare des seaux de fleurs où trempent nos dernières acquisitions. Ne reste qu’à les installer en salle avant l’arrivée des clients – une tâche à laquelle je m’attelle sur-le-champ, en fredonnant les titres des Bee Gees qui me passent par la tête. Voix de castra incluse. J’adore le disco, je n’y peux rien. Lila me suit en trotinant sur des boots à talons aiguilles. Depuis qu’elle m’a embauchée au terme de mes études, nous sommes devenues très proches, au point que je la considère comme un membre de ma famille. Un peu comme la grand-mère que je n’ai pas eue.

Ou que je n’ai pas connue...

J’éclate de rire quand je la surprends à reprendre *Stayin’ Alive* en même temps que moi. Elle qui ne jure que par le bon vieux rock des années 1980...

- Tu vois ce que tu me fais faire ? me lance-t-elle, scandalisée.
- Personne ne résiste à la fièvre du samedi soir ! Même un lundi matin !

Lila me contemple une seconde, l’air amusé. Puis son regard s’adoucit.

- Je ne sais pas comment je faisais avant que tu ne travailles dans cette boutique. Tu es un vrai rayon de soleil.
- C’est à cause de mon karma ultra-positif ! Je suis officiellement la meilleure employée du mois... chaque mois !

En même temps, comme il n’y a pas de concurrence...

Et je me remets à l’œuvre en multipliant les vocalises – et en chantant faux, bien sûr. Meticuleuse et soignée au moins dans mon travail, je place une brassée de pivoines blanches près de la porte d’entrée, tout en piquant quelques fougères et perles argentées fantaisie ça et là, pour attirer l’attention des acheteurs. La boutique est connue pour ses propositions audacieuses et son décor particulier... En témoigne la grande balancelle fleurie installée au bout du magasin, sous une tonnelle de roses grimpantes. Des bulles de verre pendent du plafond, abritant tantôt une bougie, tantôt des pétales de fleurs. C’est un endroit magique.

Tout en installant les fleurs sorties de la chambre climatique, j'en profite pour prélever un gros tournesol et le piquer dans mon chignon après avoir coupé sa tige. Histoire d'ajouter un peu de peps à ma coiffure. En remarquant mon manège, Lila lève brièvement les yeux de son travail, un brumisateuse destiné à rafraîchir nos étals à la main.

– Arrête tout de suite de piller mon stock ! sourit-elle. Tu n'as pas besoin de ça pour être en beauté...

– C'est gentil. Et pourtant, j'ai passé une nuit mouvementée !

Et avant qu'elle n'ouvre la bouche, je l'arrête d'un index dressé, devinant sa réplique :

– Eh non, aucun haltérophile sexy ou Chippendale déchaîné ne se cache derrière mon insomnie !

– Ma pauvre chérie ! Que vais-je faire de toi ?

Elle prend un air accablé en vaporisant un bouquet de grosses marguerites délicatement tressées avec des fils en raphia de toutes les couleurs. Une composition champêtre que j'ai imaginée pour notre collection d'été.

– Tu n'as pas envie que je te présente un charmant jeune homme ?

– Surtout pas ! je souris. À moins que tu ne connaisses Orlando Bloom...

Je crois qu'il est végétarien, lui aussi. En plus d'avoir des tablettes de chocolat hyper appétissantes. Je ne mange pas de viande ; par contre, les sucreries... Lila me regarde comme si j'étais tombée sur la tête.

– Tu crois sérieusement que je te donnerais son numéro si je l'avais ? Et moi, alors ?

Nos rires éclatent dans la boutique, toujours pleine de bonne humeur et d'ondes positives.

– Sérieusement ? Tu ne voudrais pas que je rappelle Bob. Tu te souviens de Bob ?

– Le surfeur aux cheveux décolorés ?

– Comme si j'avais eu le temps de regarder sa crinière ! Alors ? Il ne t'intéresse pas ?

– Non ! je l'interromps. Ça ira. Je vais me débrouiller seule. Et je te rappelle que tu es fleuriste, pas marieuse.

– Et moi, je te rappelle que tu es jeune, belle et sexy. Rester célibataire dans ces conditions, c'est... c'est...

Elle cherche ses mots quelques secondes, et soudain, la lumière se fait. Lila claque des doigts en plongeant dans mes yeux avec une détermination comique :

– C'est criminel !

Deux heures plus tard, la boutique s'est transformée en une véritable ruche. Après une

interminable discussion avec une future mariée indécise, j'aide un homme à choisir le bouquet idéal pour l'anniversaire de son épouse. Non, le romantisme n'est pas mort. Ce qui me laisse rêveuse. Je m'évertue ensuite à satisfaire les attentes d'une de nos plus fidèles clientes. Madame Hendricks passe toutes les semaines à la boutique pour acheter des bouquets décoratifs. Elle en parsème son appartement.

– Vous avez une idée précise ? je l'interroge.

Nous tournons autour des différentes fleurs proposées sur nos étals. Aujourd'hui, nous avons choisi un arrangement par couleurs, transformant la boutique en un véritable feu d'artifice et un régal pour les yeux. Jamais je ne me lasserai de travailler dans ce petit coin de paradis, au milieu de ces senteurs délicates. Je mesure chaque matin ma chance.

- Je vous fais entièrement confiance, ma petite Hope.
- Et si nous partions sur la base des pois de senteur ?
- C'est ma fleur favorite !

Je lui adresse un clin d'œil. Si j'étais nulle à l'école pour me rappeler les leçons d'arithmétique – et tous les cours en général –, je possède une mémoire d'éléphant dès qu'il s'agit des clientes. Jamais je n'oublie leurs préférences. Près de la caisse, je récupère deux gros rubans de soie violets, destinés à égayer ma composition. J'imagine déjà des teintes blanches, mauves... Un million d'idées me traversent l'esprit alors que mon imagination bouillonne. Et dix minutes plus tard, M^{me} Hendricks pousse un petit cri ravi devant le résultat.

- Vous avez des doigts de fée, Hope !
- C'est frais, léger, pastel... parfait pour une belle journée d'été comme aujourd'hui.
- Exactement ce qu'il me fallait.
- Je l'ajoute à votre note ?

Madame Hendricks acquiesce. Elle paie sa facture à la fin de chaque mois – une somme rondelette dont elle ne rechigne jamais à s'acquitter, au contraire de certaines clientes plus difficiles. Parfois, j'ai l'impression de leur extorquer l'argent qu'elles nous doivent : c'est bien la partie du boulot que j'apprécie le moins. Et comme je suis beaucoup moins persuasive que Lila, je fais souvent chou blanc ! Avec plaisir, je raccompagne M^{me} Hendricks jusqu'à la porte et lui tends la main. Son ravissant arrangement dans les bras, elle s'empare de ma paume. Et c'est au moment où nos peaux se touchent que tout bascule. Que tout dérape. En une fraction de seconde.

Un vent glacé s'insinue en moi, s'invitant sous mes vêtements, sous ma chair. En un instant, la température de la salle baisse de dix degrés – à moins que ce ne soit celle de mon corps ? Mes doigts semblent soudés à ceux de M^{me} Hendricks. Je ne peux plus la lâcher, c'est impossible. Un malaise diffus m'envahit. Il va se passer quelque chose. Je le sens. Je le sais. Sur ma nuque, mes petits cheveux cuivrés se hérissent et j'ai l'impression que les murs vacillent, tremblotent, comme lors d'un mirage en plein désert. Ma tête se met à tourner furieusement. Mon cœur cogne trop vite, trop fort.

Un danger.

Un danger rôde.

Un danger guette cette femme.

Des images envahissent mon cerveau, sorties de nulle part. Je ne peux pas les repousser, les contrôler. Elles défilent devant moi, pareilles à un film. Une voiture. Je vois une voiture blanche. Une silhouette menue, fragile, sur le bord d'un trottoir. Puis des bruits. Un coup de frein. Un crissement de pneus. Et plus rien.

– Oh mon Dieu !

Je lâche la main de M^{me} Hendricks. Tout mon sang quitte mon visage, me laissant pâle et terrifiée. Dans son trench-coat beige, la vieille dame me regarde avec des yeux ronds. Je lui fais peur, je le vois bien.

Mais je me fais peur aussi.

– Tout va bien, Hope ?

– Madame Hendricks...

Je ne reconnais pas ma voix. Elle semble venir d'outre-tombe. La cliente recule d'un pas, un peu effrayée. Comment lui dire ? Comment lui dire que je viens d'avoir une sorte de flash où j'ai vu une berline blanche lui foncer dessus ? C'est aberrant ! C'est ridicule ! Je choisis donc de me taire, confuse. Je suis trop fatiguée, voilà tout. La faute à ce fichu cauchemar ! Mais alors que M^{me} Hendricks s'éloigne, je ne peux m'empêcher d'ajouter :

– Faites bien attention à vous.

3. L'homme de ma vision

Une nuée de pigeons...

Non, pas encore ! Pas encore ça ! Et pourtant, les mêmes images se succèdent comme un vieux film jauni.

Une moto passe à tout berzingue sous un chaud soleil, devant un grand bâtiment blanc...

Je sais déjà ce qui va se passer. Je connais par cœur cette scène. La mort rôde dans cette rue...

Une femme court derrière le tramway.

Un homme hèle un taxi.

Je voudrais hurler, faire quelque chose.

Deux adolescentes passent en riant.

Je voudrais me réveiller, de toutes mes forces, mais j'en suis incapable.

C'est alors que l'homme blond, si séduisant, sort de l'édifice high-tech en poussant la porte en verre...

Non ! Non ! Ne faites pas ça ! Arrêtez ! Rentrez à l'intérieur !

J'aimerais le prévenir. J'aimerais le sauver. Sauf qu'aucun son ne sort de ma bouche, rien, rien de rien !

Il consulte brièvement sa montre, à la forme très particulière et...

L'ombre...

Le bruit...

La déflagration...

– Noooooon !

Mon gémissement meurt dans ma gorge tandis que j'ouvre les yeux d'un seul coup, allongée au milieu de mes oreillers et de mes draps en bataille, en sueur. Je reste une seconde immobile, moite, affolée. Encore ce cauchemar ! Ce maudit cauchemar ! Mes doigts sont crispés autour de mon vieux porte-bonheur – un trèfle pris dans l'ambre, caché sous mon oreiller. Je le relâche aussitôt comme

s'il me brûlait et me redresse d'un bond.

– Merde !

Les images de mon cauchemar me poursuivent. Tout est si réaliste. J'ai encore senti l'odeur des saucisses grillées ! Et le parfum de la femme en rouge ! Les bruits sont trop précis et les couleurs trop intenses.

– Ce n'est qu'un rêve, rien de plus...

J'attends quelques minutes dans la pénombre, seulement troublée par le mince rai de lumière qui filtre à travers le store de ma chambre. Sans doute la lune. Certes, ce cauchemar me poursuit toutes les nuits. Il suffit que ma tête touche l'oreiller pour qu'il s'enclenche. Mais ça n'en reste pas moins une invention, une production de mon esprit et de mon inconscient. Rien de plus.

– Rien de plus, je répète à voix haute.

Il y a un tel accent de désespoir dans ma voix que je préfère me taire. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Comment ne pas songer à ma grand-mère dans ces conditions ? Comment ne pas penser à Christina McKinney et à ses pouvoirs extralucides ? Je ne l'ai jamais rencontrée – ou seulement une fois ou deux, quand j'étais gamine, et je n'en garde pas grand souvenir. Maman m'a toujours tenue éloignée d'elle. Parce qu'elle avait des dons de médium, justement, et qu'ils ont fini par détruire sa vie. Et si c'était héréditaire ?

N'importe quoi !

Je déraile, là. J'ai fêté mes 20 ans en avril et je n'ai jamais eu la moindre vision. Si j'étais médium, ça se saurait ! Et si ce genre de dons existait, ça se saurait aussi ! Je ne suis même pas sûre de croire à ce type de « manifestations ». J'ai l'esprit ouvert, mais j'ai quand même besoin de preuves. Les tarots, les boules de cristal sont pour moi des accessoires de cinéma. Rien d'autre. Mon cœur bat toujours la chamade.

En plus, je n'ai aucune envie de finir comme ma grand-mère... À nouveau, je frissonne. Je refuse de rester seule une minute de plus. Le pouls pulsant à cent à l'heure, je quitte mon lit sur la pointe des pieds. Dans ma tête résonne encore l'effroyable coup de feu. Il me hante, il ne me laisse aucun répit dans le couloir où je trotte, direction la chambre de Claire. Un peu embarrassée, je toque à sa porte.

– Claire ?

Avec son ouïe d'infirmière habituée aux gardes nocturnes, ma meilleure amie se réveille aussitôt. J'ai terriblement honte de la déranger alors qu'elle se repose. D'autant qu'elle en a bien besoin avec son boulot. J'ai l'impression d'avoir 5 ans.

– Hope ? Tu es malade ?

Ses vieux réflexes reprennent immédiatement le dessus. Se redressant sur les coudes, elle me contemple de ses petits yeux bouffis de sommeil. Ma gêne redouble. Elle ressemble à une marmotte arrachée à son hibernation avec ses cheveux châtain en pétard et sa mine épuisée. Je ne suis pas fière de moi, ça non.

- Excuse-moi de te déranger... J'ai encore fait ce cauchemar...
- Celui avec le revolver ?

Je hoche la tête.

- Je peux dormir avec toi ?

Un sourire fugace passe sur ses traits. Et elle m'ouvre immédiatement ses draps. Je ne laisse pas filer ma chance. Fonçant vers elle, je bondis sur le matelas avec la force d'un boulet de canon... quitte à faire valser les couvertures dans tous les sens.

- En toute discrétion, comme toujours, marmonne Claire.

Je lui souris, angélique... et me roule immédiatement en boule contre son flanc. Cela me rappelle les soirées pyjamas de notre adolescence. Ou ces vacances où nous étions parties en camping : Claire mourait de trouille sous la tente au moindre pet de moustique alors que je tentais d'apprendre des tours aux scarabées, dans l'espoir de monter un cirque de puces. Ce qui la faisait s'enfuir en courant. Ma colocataire se laisse retomber près de moi, vannée. Puis, d'une voix déjà pâteuse :

- Essaie de dormir un peu, pour une fois.
- Merci, Claire...

Mais elle ronfle déjà.

Le lendemain, je range la réserve de *Flower Power* pendant que Lila s'occupe des clientes. Après une nouvelle nuit agitée, dur, dur de travailler !

Quel bordel !

Lila est rock'n'roll jusque dans ses classements. Elle range les fiches clients par ordre de préférence – du plus aimable au moins sympa. Idem pour les commandes : elle les ordonne selon ses coups de cœur, des plus belles compositions aux plus banales. Non sans une pointe de fierté, je remarque que mes créations arrivent souvent en tête de son palmarès. Pour ma part, je ne manque jamais de photographier nos plus grandes réussites avant de les livrer aux acheteurs. J'ai ainsi constitué un véritable fonds d'archives dont nous pouvons nous inspirer – sans parler du magnifique book en ligne sur notre site Web.

- Non ! C'est affreux !

Des éclats de voix me parviennent dans l'arrière-boutique. Aux intonations de ma boss, je comprends tout de suite qu'une chose grave s'est produite.

– Comment va-t-elle ?

Mon cœur tombe au fond de ma poitrine, largué comme un boulet en pleine mer. Que se passe-t-il à côté ? Je discerne clairement la voix d'une cliente – M^{me} Porter, la pire cancanière de la ville. À elle seule, elle lance 75 % des rumeurs qui courent à San Francisco. Je m'approche de l'embrasement de la porte, les nerfs tendus.

– Ses jours ne sont pas en danger au moins ?

Cette fois, je ne peux pas rester en retrait. Très inquiète, je pousse la porte et passe la tête dans l'entrebâillement.

– Tout va bien ?

Derrière le comptoir, Lila se tourne vers moi. Je peux lire l'inquiétude dans ses yeux, sinon la consternation. Mon estomac se noue. J'ai déjà deviné ce qui s'est passé. Et avant qu'elle ne parle, j'anticipe les mots qu'elle va prononcer.

– C'est M^{me} Hendricks, murmuré-je.

– Elle a eu un accident, précise Barbara Porter avec une évidente gourmandise. Elle a été renversée par une voiture.

– Elle rentrait tranquillement chez elle quand un chauffard a foncé sur elle, complète Lila.

Je me raccroche au chambranle de la porte pour ne pas tomber, vidée de mes forces. Un accident. Une voiture. J'avais tout vu hier, en lui serrant la main. Non, c'est impossible. Je secoue la tête sans entendre la suite de la conversation, prisonnière derrière un écran de verre invisible qui me sépare du reste du monde, qui m'enferme en moi-même. Mes jointures blanchissent sur la porte. Je suis livide. Pire qu'un fantôme. Mes genoux s'amuse à jouer des castagnettes.

– Quelle couleur, la voiture ?

Dans ma vision, elle était blanche. Enfin, je crois. Tout est allé si vite dans ma tête... Lila et M^{me} Porter s'interrompent, déstabilisées par ma question. Mais j'insiste. J'ai besoin de savoir – un besoin viscéral, vital.

– De quelle couleur était la voiture qui l'a renversée ? je répète.

– Euh... je n'en sais rien ! répond M^{me} Porter, surprise.

Ma patronne me regarde curieusement.

– Tout va bien, Hope ?

La voix de Lila me parvient de très, très loin.

– Tu veux t’asseoir, ma chérie ? me propose-t-elle avant de se tourner vers Barbara Porter. Elle est très attachée à M^{me} Hendricks, vous comprenez...

– Comment va-t-elle ? je les coupe.

– Elle a seulement une jambe cassée.

L’étai qui m’oppressait s’envole, libérant ma poitrine. Lila me sourit, encourageante, alors que notre cliente me contemple d’un œil aiguisé. Elle ne perd pas une miette de ma réaction – ce dont je me moque éperdument. Que cette odieuse cancanière me trouve bizarre ne me fait ni chaud ni froid.

– Dieu soit loué ! ajoute Lila. Cela aurait pu être beaucoup plus grave.

J’acquiesce avant de disparaître dans la réserve, trop secouée pour continuer à soutenir une conversation. Non seulement une vieille dame charmante est à l’hôpital, mais en plus, j’ai su ce qui allait arriver avant que le drame ne se produise. Je l’avais vu, cet accident ! Madame Hendricks, sur le trottoir. La voiture, lancée à pleine vitesse. Le coup de frein. J’avais tout vu, tout ! J’étais au courant à l’avance. Je m’adosse au mur et ferme les paupières pour calmer mes nerfs.

Comment est-ce possible ?

Qu’est-il en train de m’arriver ?

À la fin de la journée, je me rends pour la première fois à la clinique Saint-Peters où travaille Claire. Je suis un peu calmée. Un peu, seulement. Dans le tramway, j’essaie désespérément de rationaliser. Il existe forcément une explication logique, toute simple. Coïncidence, coup de chance... Je penche pour cette version, même si c’est étrange. Et à mon arrêt, je saute du wagon, la tête encombrée de réflexions. Je suis aussi rassurée à propos de madame Hendricks, seulement immobilisée pour un mois. N’a-t-elle pas évité le pire ? Je lui ai téléphoné dans sa chambre d’hôpital pour m’assurer qu’elle n’avait besoin de rien... Heureusement, elle semblait en forme.

Je traverse la rue d’un bon pas. Ce soir, c’est rendez-vous entre filles. Je dois récupérer Claire à son boulot, et ensuite, nous fonçons dans un petit restaurant cubain, situé dans Mission, le quartier latino de la ville. Quelques copines nous y attendent, notamment Marion, une ancienne élève de notre lycée avec laquelle nous sommes restées en contact. J’essaie de me concentrer sur cette perspective agréable. La musique. Le décor ensoleillé. Les plats traditionnels. Et les mojitos. Je ne bois jamais, mais je vais faire une exception, ce soir.

Pense aux mojitos, Hope. Pense aux mojitos.

Grimpant sur le trottoir, j’évite une poussette en esquissant un petit pas de danse et m’arrête à l’adresse indiquée. C’est à ce moment que je relève la tête et aperçois un grand bâtiment. Blanc. Sur

quatre étages. Avec des rangées de fenêtres lumineuses. Et une porte en verre automatisée. Mon cœur s'arrête sur-le-champ et j'écrase un petit cri derrière ma main, plaquant ma paume sur ma bouche. Non ! Je n'y crois pas !

– La vache !

Merde, oui.

Comme hypnotisée, je m'approche de l'édifice où s'étale en grosses lettres bleues : « Clinique Saint-Peters ». Pincez-moi ! Il s'agit du bâtiment dont je rêve toutes les nuits. Je me plante devant l'entrée sans savoir quoi penser. Je remarque le vendeur de hot-dogs au bout de la rue, en train de ranger son stock à l'issue de sa journée. Lui aussi est là ! Je secoue la tête. Comment ai-je pu imaginer ce lieu avec une telle exactitude ? Je ne suis jamais venue ici, même pour chercher Claire !

– Je... J'ai dû le voir à la télé...

Voilà. J'ai probablement suivi un reportage tourné devant cette façade, devenue par la suite le cadre de mes cauchemars. Ou peut-être Claire m'a-t-elle montré une photo des lieux à l'occasion de son embauche ? C'est probable, après tout. Sauf que je ne m'en souviens pas ! Mon pouls s'emballa et j'essuie mes paumes moites sur ma petite jupe verte. Bon, et si j'allais jeter un coup d'œil à l'intérieur ?

Devant la porte, je tente d'inspecter le vestibule, la tête dressée comme un périscope et les yeux ronds. Pas vraiment discrète. Je ne sais pas trop ce que j'espère. Voir débouler un tireur fou ? Je fais encore un pas... lorsque les panneaux de verre coulissent devant moi. Pas le temps de reculer. Une forme surgit, me barrant la vue et la route. Et évidemment, je la percute de plein fouet. Bang ! Ma tête cogne contre une large poitrine d'homme... et je vacille sur mes jambes.

– Oh ! Ooh, ooh !

Une seconde, je bats des bras en l'air comme si j'allais m'envoler... et je perds l'équilibre. Mes fesses cognent violemment le trottoir et je me retrouve vautrée au pied de l'inconnu.

– Mademoiselle !

Sa voix est chaude, grave, inquiète.

– Vous allez bien ? Mademoiselle ?

Le ton se fait plus insistant et j'aperçois enfin la main tendue devant moi. Une main longue, belle, racée. Une main de musicien, sans doute. Lentement, je relève les yeux et suis le poignet, la manche d'une veste bleu nuit, l'épaule athlétique... avant de découvrir le visage désarçonné de mon inconnu.

Oh my God !!

Tout s'arrête autour de moi – jusqu'au sang en train de pulser à mes tempes, jusqu'aux voitures qui roulent dans mon dos et aux passants qui marchent dans la rue. Je ne vois plus que cet homme. Et son visage. Entrouvrant les lèvres, je n'émetts qu'un vague gémissement. Il est tellement... séduisant ! Mes yeux accrochent ses prunelles translucides, d'un bleu glacier à vous donner envie d'emménager sur la banquise. Ses cheveux d'un blond très clair sont coiffés en arrière, dégageant ses traits classiques, réguliers, d'une finesse seulement contrariée par des maxillaires virils.

Par Odin ! J'ai été percutée par Thor en personne !

– Vous ne vous êtes pas fait mal ? insiste le dieu nordique.

Je secoue la tête. Ni oui ni non. Ce qui ne me donne pas l'air franchement intelligent. Thor esquisse un sourire crispé, penché au-dessus de moi. Et sa main s'agite devant mes yeux, impatiente.

– Attendez, je vais vous aider...

Après une brève hésitation, je m'empare de ses doigts... et ressens une décharge électrique – une vague de chaleur qui se répand dans tout mon corps. Il me détaille un instant pour s'assurer que tout va bien.

– Je suis vraiment désolé. Je ne vous avais pas vue, dit-il d'une voix neutre.

Après s'être assuré que je tenais sur mes pieds, il lisse sa cravate d'une main nerveuse, comme s'il chassait une poussière imaginaire. Je parie qu'il est du genre psychorigide. Super psychorigide. Je le regarde en me tordant un peu le cou. Il est grand, vraiment très grand. Je dois ressembler à un microbe à côté de mon Scandinave sexy – outrageusement, scandaleusement sexy dans sa chemise au col ouvert sur un torse d'albâtre. J'hésite à en rajouter un peu, dire que j'ai très mal au dos et qu'un petit massage ne serait pas de refus. Mais au moment où j'ouvre la bouche pour former une phrase enfin cohérente... je le reconnais. Là. À cet instant précis.

– L'homme de ma vision, je murmure, sous le choc.

C'est lui. Aucun doute possible. C'est la victime de l'ombre, de l'assassin au revolver. Je le fixe avec une telle intensité qu'il en abandonne mes doigts, visiblement sur ses gardes.

– Êtes-vous certaine que tout va bien ? insiste-t-il d'un ton professionnel digne d'un médecin.

– Je... Oui...

– Je vous prie encore de m'excuser. Et si jamais vous avez mal quelque part durant la soirée, n'hésitez pas à consulter.

Il m'enveloppe une ultime fois d'un regard indéchiffrable... et finit par s'éloigner avant que je ne puisse réagir. C'est comme s'il était sorti de mon rêve, comme s'il venait de prendre vie sous mes yeux. Je le contemple jusqu'à ce qu'il disparaisse, gagnée par le malaise. J'ai maintenant une certitude. Folle. Inexplicable.

Cet homme va mourir. Très bientôt.

4. Lui dire

– Tu as une petite mine, mon cœur.

De l'autre côté de la table, ma mère me contemple avec attention. Je passe un véritable examen aux rayons X tandis que le serveur dépose nos salades composées – César pour elle, végétarienne pour moi – devant nous. Je tripote nerveusement ma fourchette, enfonçant les petites pointes dans la nappe rouge. Tous les mercredis, nous déjeunons ensemble dans un petit restaurant de la ville – en général proche de Financial District. Maman travaille en tant que comptable dans un cabinet au milieu des tours de verre – et non loin de la célèbre Transamerica Pyramid. Je n'imagine pas de boulot plus ennuyeux sur terre, mais elle s'y épanouit vraiment.

– Tu es sûre que ça va ?

Non, maman. Apparemment, j'ai des visions de l'avenir.

– Oui, ne t'en fais pas.

– C'est le boulot ? Tu n'as pas de problèmes avec Lila, au moins ? demande-t-elle en picorant un bout de poulet.

Avec Johanna Robinson, tout se rapporte toujours au travail. Si on a un problème, c'est forcément à cause du dernier dossier en cours, du chiffre d'affaires ou d'une demande d'augmentation rejetée. Pour sa défense, ma mère a connu un parcours professionnel assez chaotique. À cause de mon père, notamment.

Ou plutôt, de ce qui me sert de géniteur.

Clive Harper nous a abandonnées quand j'étais petite. Je ne garde presque aucun souvenir de lui. Une promenade par-ci, un anniversaire raté par-là. Et ce fameux soir où il est parti acheter « le » paquet de cigarettes. Celui que certains hommes cherchent pendant des décennies, sans jamais rentrer chez eux. Ma mère parle très peu de lui et je ne lui pose pas de questions. Même si j'aimerais parfois comprendre, savoir. Mon père est pour moi comme une blessure au cœur.

Cela dit, je ne reproche pas son silence à ma mère. Nous sommes très proches, toutes les deux. Sans doute plus qu'une mère et une fille ordinaires. Peut-être parce que nous sommes restées seules des années, partageant une vie pas toujours facile dans un petit appartement aux murs lézardés et à l'électricité vétuste. À cette époque, maman enchaînait les petits boulots pour joindre les deux bouts. Tour à tour serveuse, vendeuse, hôtesse d'accueil... elle n'a jamais ménagé sa peine pour rapporter une paie convenable à la maison. Le tout en suivant des cours du soir de comptabilité, dès que j'ai été en âge de me garder seule.

Je pose une main sur la sienne. Finalement, elle a réussi à sortir de cette spirale infernale à la

force du poignet. Elle est devenue comptable dans une grande banque de la ville grâce à son acharnement. Une belle leçon que j'ai retenue. Il n'est rien qu'on ne puisse obtenir avec un peu de détermination et beaucoup de courage. Je lui souris pour chasser ses doutes. Je ne veux pas qu'elle s'en fasse pour moi.

Mais une mère reste une mère...

- Tu manges bien, Hope ? J'espère que tu ne te nourris pas uniquement de graines...
- Maman, je ne suis pas une poule.
- Tu sais ce que je pense de ton régime végétarien...
- Je ne mangerai pas des êtres innocents.
- Chérie, les humains sont omnivores...
- Eh bien, dis-toi que je suis une extraterrestre.

Ce qui expliquerait bien des choses...

– Enfin, tu ne peux pas te contenter de feuilles... Tu es jeune, tu as besoin de vitamines, de protéines...

Et c'est reparti pour un tour ! J'aime ma mère, hein. Je l'aime vraiment... Mais qu'est-ce qu'elle peut me casser les pieds, parfois ! Tout en nous taquinant, nous attaquons nos salades – ma mère avec lenteur, moi, en pillant gaiement le contenu de mon assiette. Au dehors, des hommes en costume et des femmes en tailleur arpentent le trottoir, courant vers un restaurant ou regagnant un building à grands pas, leur téléphone toujours vissé à la main. Ce quartier est en constante effervescence. Ce qui me plaît. J'adore sentir la vie autour de moi. Je suis hyper sociable, même si parfois ma maladresse désespère les gens...

– Maman...

Après avoir épuisé tous les sujets de conversation habituels – le travail, Peter, le compagnon de ma mère, les dernières frasques de Lila –, je repose ma tasse de café. Ma mère s'apprête à réclamer l'addition quand j'arrête sa main. Non seulement je tiens à l'inviter... mais je souhaite aussi aborder un sujet délicat. Johanna fixe ses yeux verts sur moi – les mêmes que les miens, en amande et frangés de longs cils. Par contre, je n'ai pas hérité d'elle mes longs cheveux cuivrés. Ma mère arbore une coupe courte et moderne, d'un noir intense. Elle est très belle.

- Toi, tu as quelque chose à m'annoncer.
- À te demander.
- Oh. Tu as des problèmes d'argent ?

La grande peur de ma mère. Je souris.

– Non. C'est à propos de...

Là, je cale. Panne sèche. Je n'ignore pas combien le sujet est douloureux pour elle. Mais j'ai

besoin de savoir. Entre mes cauchemars nocturnes dans lesquels évolue un homme qui existe vraiment – mon Viking collet monté n'est pas un fantôme tout droit sorti de mon imagination de célibataire frustrée – et l'accident de M^{me} Hendricks, je ne sais plus quoi penser. Je refuse de croire qu'il s'agit de visions ou de ce genre de choses... Ce n'est tout simplement pas possible, pas crédible ! Et en même temps, cela me renvoie sans cesse au passé de notre famille.

– C'est à propos de grand-mère, je lâche enfin.

Ma mère retire immédiatement sa main, s'arrachant à mes doigts comme s'ils la brûlaient. Elle me lance un regard si blessé que je me rencogne dans mon siège. Mon père et sa mère : voilà les seuls sujets tabous entre nous.

– Je voudrais te poser quelques questions à propos de Christina.

Ma mère se referme comme une huître.

– Ce n'était pas une femme bien. Et crois-moi, c'est tout ce qu'il y a à savoir ! conclut-elle, lapidaire.

Ça commence bien...

– Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, maman.

– Tu n'as pas connu cette femme. Tu ne peux pas comprendre.

– C'est justement parce que je ne l'ai pas connue que je me tourne vers toi. À qui d'autres pourrais-je en parler ?

– Je n'ai rien à dire.

Elle s'empare de son sac à main, posé sous les pieds de sa chaise, mais je la rattrape par le poignet avant qu'elle ne se lève. Je tente de la calmer, apaisante.

– Une seule question, et je te laisse tranquille. Les pouvoirs extralucides de Christina étaient-ils réels ? Était-elle un vrai médium ?

Ma mère me regarde comme si j'étais folle. Je veux dire, pas « fofolle ». Non, folle, vraiment folle.

– C'était une menteuse, Hope. Une menteuse doublée d'un escroc. Rien de plus.

Se redressant en vitesse, elle pose sa veste en lin blanc sur ses épaules et quitte notre table. Elle n'a visiblement qu'une hâte : s'éloigner de moi. Et avant de partir, elle me jette un dernier regard lourd de reproches sur le seuil du restaurant. Comme si je ne culpabilisais pas déjà assez.

– Comment peux-tu me parler d'elle ? Tu sais parfaitement ce que j'ai enduré après sa mort...

Alors seulement, elle franchit les portes en verre de l'établissement comme si elle avait le diable

aux trousseaux. Ou le fantôme de sa mère.

Après ce départ précipité, je ramasse ma vieille besace et me rends aux toilettes. J'ai besoin d'une petite minute pour reprendre mes esprits. Parce que je me dispute rarement avec ma mère, je suis très secouée. Sans parler des derniers événements. Cette nuit encore, j'ai fait ce cauchemar avec mon guerrier scandinave en costume Armani. Et j'ai été réveillée par la violence du coup de feu, qui n'a pas cessé de résonner entre mes oreilles. Je m'arrête devant la rangée des lavabos blancs, heureuse que la pièce soit déserte.

– Ce n'est rien.

Je m'adresse directement à mon reflet. Non, ça ne veut pas dire que je finirai en hôpital psychiatrique. Enfin, j'espère.

– Ça va aller.

Je tente de m'auto-convaincre. D'une nature hyper optimiste, je garde toujours une attitude positive face aux aléas de la vie. Claire prétend que je suis une hippie parachutée en 2016. J'esquisse un sourire malgré mes jambes flageolantes. M'appuyant des deux mains au rebord en émail, j'expire lentement par la bouche. Vannée, j'ouvre le robinet pour asperger mon visage en tapotant mes joues, de plus en plus faible. Je ne me sens pas bien.

Un écran.

Un écran blanc.

D'un seul coup, un voile laiteux tombe devant mes yeux. Complètement éblouie, je titube et me raccroche de justesse au lavabo. Durant une poignée de secondes, je ne vois plus rien. Je ne panique pas. Ce genre d'incidents s'est déjà produit par le passé. Ce n'est pas la première fois que je me retrouve aveuglée par ces grosses taches blanches. Je ferme les paupières en attendant que cela passe.

Et quand je rouvre les yeux, les objets m'apparaissent à nouveau. D'abord, les contours sont flous, les couleurs sont ternes. Puis le grand miroir rectangulaire retrouve son lustre, me renvoyant l'image d'une jeune fille aux cheveux flamboyants et au teint de papier mâché. Mon cœur cogne à grands coups et je ressens toujours un curieux fourmillement derrière mes yeux. Ce n'est rien. Ce n'est probablement rien. Puis une idée me traverse l'esprit : et si ce vertige était lié à mes rêves, à mes intuitions, à toutes ces choses inexplicables qui envahissent tout à coup ma vie ?

Je déglutis avec peine. Puis, m'emparant de mon sac, je m'enfuis des toilettes. Toute cette histoire me dépasse complètement. Je retourne directement à *Flower Power* : Lila n'est pas là cet après-midi. Elle a rendez-vous avec nos fournisseurs et je suis seule pour tenir la boutique. J'essaie de ne pas

trop penser aux derniers événements, même s'ils me parasitent. Cet homme blond m'obsède... Pas seulement parce qu'il est super sexy, super attirant, super... Bref, je me comprends.

La tête un peu ailleurs, je sers avec le sourire les clientes qui se succèdent... jusqu'à ce que Claire pousse la porte du magasin.

- Quelle bonne surprise !
- Ma garde se terminait à 14 heures aujourd'hui, m'explique-t-elle en me claquant la bise.

Elle s'installe derrière la caisse pendant que je remets en place quelques sacs de terreau, en vente près des pots en terre colorés. Je lui en parle ou pas ? Je me mords la lèvre, entortille les colliers autour de mon cou. Pendant ce temps, ma copine me raconte les derniers potins de Saint-Peters. Qui sort avec qui. Et elle qui ne sort avec personne. D'ordinaire, je participe volontiers en mettant mon grain de sel un peu partout... mais là, impossible ! Je suis trop secouée. Je finis par revenir vers le comptoir et me plante devant elle.

De toute manière, je n'ai jamais su garder un secret...

- Je dois te parler de quelque chose... Tu connais M^{me} Hendricks, une de mes clientes ?

Et avant même qu'elle ne réponde, je lui balance tout d'un bloc, sans reprendre mon souffle : mon étrange « vision » – je ne sais pas comment l'appeler autrement – de l'accident de la vieille dame, mon cauchemar dont je lui ai rebattu les oreilles... et cet homme blond qui existe vraiment, qui a failli m'assommer et auquel j'ai parlé... Quand enfin, je peux respirer, Claire en reste bouche bée.

- Waouh !
- N'est-ce pas ? fais-je avec un petit sourire.

Cette histoire a de quoi ébouriffer, je le reconnais... Moi la première, j'ignore ce que j'en penserais si quelqu'un me racontait un truc pareil. Quelqu'un qui a toute sa tête, devrais-je préciser. Claire finit par hocher la tête.

- Et ta M^{me} Hendricks... elle a été renversée dans les mêmes conditions que ton... ton « flash » ?
- Oui.

Je commence à me tordre les mains, déversant sur ma meilleure amie toute mon angoisse. Et autant dire que je suis super stressée. Je peux me transformer en véritable boule de nerfs quand je suis sous pression. Et là, je suis survoltée.

– Tu comprends pourquoi je ne sais pas quoi faire ? Est-ce que je dois essayer de parler à cet homme ? Le retrouver et le prévenir ? Ou est-ce que c'est trop ridicule ? Je n'ai aucune preuve, après tout. Et ce n'est sûrement qu'un rêve...

Je tourne maintenant en rond au beau milieu du magasin. Heureusement, aucune cliente n'a la mauvaise idée de franchir la porte de *Flower Power* à cet instant car elle prendrait peur. Je

ressemble à une lionne en train de monter la garde.

– Ce type risque de me prendre une folle !

– Il y a des chances, sourit Claire.

– Alors je ferais mieux de m’abstenir ? Tu crois que je devrais me taire ? Mais si jamais mon rêve est vrai...

Je parle avec un débit de mitraillette, si bien que mon amie lève les deux paumes en signe d’apaisement.

– Du calme, Hope ! Il risque de te prendre pour une folle, c’est vrai... Mais à ta place, j’irais quand même. C’est trop grave. Ce qui s’est passé avec ta cliente, c’est juste...

Elle semble si impressionnée qu’elle se tait une seconde. À elle aussi, cette incroyable « coïncidence » fait un choc. Il y a vraiment de quoi être troublée ! Elle ne termine d’ailleurs pas sa phrase, se contentant de secouer la tête.

– Ce que je veux dire, c’est que tu dois raconter à cet homme ce que tu as vu. S’il est en danger de mort, c’est trop grave pour que tu le gardes pour toi.

J’essaie de ravalier la grosse boule dans ma gorge.

– Tu penses donc que mon rêve est... vrai ?

– Je ne sais pas, Hope. Franchement, ça semble fou, mais après ce que tu m’as raconté sur ta cliente, il vaut mieux ne prendre aucun risque.

– Tu crois à ces choses-là, toi ?

– Je... Non... Oui...

Claire hésite. Autant que moi, visiblement. Elle pose sur moi un regard qui reflète son tiraillement.

– Et toi ? me demande-t-elle, non sans une pointe d’inquiétude.

– Il y a une semaine, je t’aurais dit « non » sans hésiter. Mais aujourd’hui, je suis perdue.

Complètement perdue.

Après notre discussion, Claire est rentrée à notre appartement pour se reposer. Quant à moi, j’ai pris la direction de la clinique Saint-Peters en fin d’après-midi. Bien décidée à retrouver mon mystérieux inconnu. Je dois lui expliquer qu’il est en danger de mort – personnellement, si je courais un tel risque, j’aimerais bien qu’on m’avertisse. Alors je fais le pied de grue face au bâtiment immaculé. Et tout en battant le pavé, je lance des regards inquiets par-dessus mon épaule, en direction de la porte.

« Bonjour, cher inconnu, je suis venue vous dire que vous allez mourir. »

Non, non, je ne peux pas commencer comme ça. Il risque d'appeler la police. Je me creuse la tête, à la pêche aux idées.

« Vous allez rire, ha, ha ! mais j'ai des visions du futur... Dingue, non ? »

Non, là, ce sont les gentils messieurs en blouse blanche qu'il risque de prévenir. Et à mon avis, ils ne mettront pas longtemps à sortir de la clinique avec une camisole à ma taille.

« J'ai quelque chose d'important à vous dire... »

Non, et re-non ! C'est trop solennel, trop théâtral ! Pour la énième fois, je m'assure qu'il ne sort pas du bâtiment. Mais qui me dit qu'il sera là, ce soir ? Peut-être cet homme était-il un simple patient au sortir d'une visite médicale ? Auquel cas, je ne risque pas de recroiser sa route de sitôt. Non, non. Dans mes cauchemars, il est lié à cet endroit, il en pousse la porte. J'ai l'intuition qu'il se trouve souvent dans les parages...

Mais au fil des secondes, ma motivation baisse sérieusement. Bien sûr, je n'ai pas le droit de laisser cet homme – *pardon*, ce canon, cette bombe, ce dieu – dans l'ignorance. Ce serait de la non-assistance à personne en danger. Il pourra se protéger si je lui explique la situation. Seulement, comment trouver les mots ? Comment le convaincre sans me faire passer pour une illuminée ? Argh !

En cinq minutes, deux personnes sortent de la clinique – une femme d'environ 40 ans qui rejoint l'arrêt du tramway et un vieux monsieur qui disparaît à l'angle de la rue. À chaque fois, mon cœur bondit dans ma poitrine avant que la pression ne redescende. Je devrais peut-être rentrer chez moi. Je m'apprête à abandonner quand les portes de verre s'ouvrent, livrant passage à... mon Viking ! En chair et en os.

Ou plutôt, en chair et en muscles.

Je reçois sa beauté comme une gifle, un coup de massue derrière la tête. Une sacoche en cuir à la main, il range son portable dans sa poche après en avoir consulté l'écran une dernière fois. Il semble affairé. Son charisme fait vibrer l'air autour de lui, comme si l'oxygène diminuait dans son périmètre – à moins que ce ne soit moi qui craque complètement ? Cet homme m'attire comme aucun autre avant lui. Je garde les yeux braqués sur sa haute stature, consciente de perdre tous mes moyens.

Stop. Ce n'est pas le moment de jouer les midinettes.

– Monsieur !

La seule façon pour moi de trouver le courage de l'aborder, c'est de passer à l'attaque. Directement. Je fonce donc sur lui avec détermination. Pas comme un bulldozer, hein. Je ne veux pas l'effrayer tout de suite. Lui relève la tête, posant sur moi des yeux transparents, à la séduction aussi tranchante que la glace.

– Je vous reconnais ! lance-t-il, surpris. Vous êtes la jeune femme...

- ... que vous avez bousculée, oui.
- J'allais plutôt dire « la jeune femme qui m'a foncé dessus ».

Il est assez irrésistible avec ce sourire en coin.

- Que vous arrive-t-il ? reprend-il, plus sérieusement. Vous êtes-vous blessée, hier ?

Cette fois, il semble plus préoccupé, même s'il garde une certaine distance en rejoignant sa voiture de luxe aux vitres teintées. Les clés à la main, il me dévisage avec une attention soutenue. Je devine l'homme de réflexion qui doit peser chacune de ses décisions.

- Non... En dehors de ma dignité, aucune perte à déplorer !

Il sourit à nouveau en ouvrant sa portière. C'est peut-être le moment de me lancer ?

- De toute manière, je ne suis pas là pour ça.

Il me regarde, l'air d'attendre la suite. Qui ne vient pas.

- Mademoiselle ?

- Je m'appelle Hope Robinson. Et je rêve de vous toutes les nuits.

Euh... là, on dirait carrément que je lui fais des avances !

Je rougis, morte de honte. Ce n'est pas possible, je n'ai pas dit ça ! Faites que je puisse remonter le temps ! Le grand blond hausse les sourcils... avant de me couler un regard suspicieux. Cet homme semble en permanence sur la retenue. Cela lui arrive-t-il de baisser la garde ?

- Vous êtes en train de me draguer ?
- Non, non, non ! Pas du tout !

Parce que si c'était le cas, j'aurais fait encore pire !

Il garde un sourcil moqueur haussé, ce qui le rend un peu inquiétant. Et franchement intimidant. Il a les yeux les plus intelligents, les plus vifs, les plus intenses que j'aie jamais vus. Il me contemple aussi comme un cas d'école.

- Vous risquez de me prendre pour une folle, mais je fais le même cauchemar toutes les nuits. Je vois cet endroit, cette clinique, et vous. Vous sortez en consultant votre montre et quelqu'un vous tire dessus. Je sais que cela peut sembler dingue mais... je crois que vous êtes en danger.

Sans reprendre mon souffle, j'enchaîne en lui racontant ma prémonition au sujet de M^{me} Hendricks, non sans m'emmêler au passage les pinceaux. Mon récit est décousu malgré mes efforts. Puis je me tais, à la fois soulagée et nerveuse.

- Vous avez raison, dit-il après un long silence glacé, votre santé mentale me paraît très, très

préoccupante.

– Vous ne me croyez pas ?

Il s'apprête à répliquer vertement quand un lent sourire lui monte soudain aux lèvres, sans prévenir, sans raison. Et il claque des doigts comme s'il venait de trouver la solution à un problème élémentaire.

– C'est Gregory qui vous envoie, n'est-ce pas ?

– Gregory ?

– Écoutez, si c'est encore une de ses plaisanteries...

– Désolée, je ne connais pas cet homme. Et il ne s'agit pas d'une farce. Vous êtes en danger.

Une lueur suspicieuse réapparaît dans ses prunelles d'eau pure, chassant son demi-sourire. Et quand il reprend la parole, c'est avec précaution, comme s'il sélectionnait avec soin chacun de ses mots.

– Vous êtes vraiment persuadée de lire l'avenir ?

– Ça n'a pas de sens, je sais !

– Je pense que vous avez besoin d'aide, mademoiselle Robinson. Je connais d'ailleurs une excellente psychologue qui...

– Non ! je m'écrie.

Non, je n'ai pas besoin d'un psy ! Je ne crois pas être capable de prédire le futur... Mais ce que j'ai ressenti durant mon rêve était si fort, si violent ! Comment ne pas tirer la sonnette d'alarme après un tel cauchemar ? Et puis, je n'ai quand même pas tout inventé ! C'est lui, c'est précisément lui que j'ai vu !

– Moi aussi, je préférerais vous raconter des craques..., dis-je soudain. Je voudrais que tout soit faux, que vous ne soyez pas en danger...

La situation m'échappe. Là, j'ai carrément l'air de le menacer, non ? Mon inconnu me regarde comme si j'étais une dingue évadée d'un centre de détention haute sécurité. Je l'attrape alors par le bras, quitte à en rajouter une couche. Je me fiche de ce qu'il pense de moi.

Rectification : je ne m'en fiche pas totalement. Du tout.

Froissant la manche de sa veste noire entre mes doigts, je m'y cramponne pour le retenir, l'empêcher de monter en voiture. Il ne semble pas effrayé, même s'il se raidit – à croire qu'il a l'habitude de ce genre de situation. Il pose néanmoins une main sur la mienne pour détacher mes doigts. Avec une grande fermeté.

– Ne jouez pas à ça avec moi, mademoiselle Robinson...

Je plonge dans ses yeux dans l'espoir de le persuader. Il doit me prendre au sérieux. Il en va de sa vie.

– Je vous en prie, écoutez-moi. Je n'ai aucun intérêt à vous mentir, je ne vous connais même pas. Avant hier, je ne vous avais jamais vu de ma vie. Vous êtes en danger, monsieur. Quelqu'un va vous tirer dessus et vous allez bientôt mourir. Ça se passera ici, devant cette porte !

Je pointe le doigt en direction de l'entrée, bouleversée.

– Vous avez le droit de me prendre pour une cinglée. Moi-même, je ne serais pas rassurée si une inconnue m'abordait de cette façon dans la rue. Mais prenez en compte mon avertissement. Faites attention. Soyez vigilant.

– Vous y croyez vraiment, n'est-ce pas ? murmure-t-il.

Sans m'en rendre compte, je me suis rapprochée de lui – beaucoup, beaucoup trop. Ma tête se colle à sa poitrine, à sa chemise blanche, à sa cravate sombre. Je sens son parfum ambré, un effluve à la fois viril et luxueux qui m'évoque une chambre de palace ouatée et discrète, à l'image de cet homme de glace. Le visage levé vers lui, je semble attendre son baiser alors qu'il me dévisage. Son souffle balaie ma figure, sa chaleur m'enveloppe malgré la barrière de nos vêtements.

Reculant vivement, je m'arrache à son sortilège, à son emprise. Lui reste immobile, à me contempler comme si j'étais une énigme impossible à décrypter. Je fouille alors dans ma besace pour lui tendre ma carte, avec mon nom, mon numéro et l'adresse de la boutique. Au moment de la fourrer dans sa main, je prends néanmoins garde à ne pas frôler ses doigts. Par prudence. Pour ménager mon cœur.

– Gardez-la. Je vous en supplie.

Et je m'enfuis. Sans lui laisser le temps de répliquer, de protester, de se moquer de moi. Je ne sais même pas s'il jette ma carte de visite en boule dans le caniveau, s'il éclate de rire, s'il remonte dans sa voiture. Je fonce droit devant moi, et tant pis si je n'habite pas dans cette direction ! J'ai besoin de marcher pour me vider la tête, pour essayer de ne plus penser à ma vision, à lui.

Si tant est que ce soit possible...

5. La bourde du siècle

– Grand ? Très grand ?

Dressée sur la pointe des pieds, Claire lève un bras au-dessus de sa tête, dessinant une silhouette qui la dépasse de trente bons centimètres.

– Genre... deux mètres ?

Elle n'a pas l'air contente – pas du tout – et je hoche la tête, décontenancée. Car évidemment, je n'ai pas pu m'empêcher de lui raconter mon histoire, à peine rentrée à notre appartement. Je suis un vrai moulin à paroles. Depuis notre plus tendre enfance, elle est ma confidente, ma meilleure amie. Sauf que Claire n'a pas eu la réaction escomptée. J'ai fait un gros bide. Et elle s'est mise en pétard.

– Cheveux courts ?

– Oui.

– Blond scandinave ?

– Oui.

– Yeux bleus translucides ?

– Oui.

L'espace d'une seconde, le visage de mon bel inconnu ressurgit devant moi, faisant grimper ma température. Même si j'ai un peu l'impression d'être interrogée par un agent spécial. De la Gestapo.

– Un visage très fin ?

– Voilà.

– Et sa veste ? Quelle couleur ?

– Euh...

J'hésite, déstabilisée par sa question. Claire pose sur moi un regard un brin exorbité, et pas très rassurant. J'ai réussi à transformer la fille la plus douce, la plus calme du monde, en pitbull. Je suis bonne pour le *Guinness Book* ! Vêtue de sa délicate nuisette en coton blanc, elle pointe un index rageur dans ma direction. J'ai presque envie de lever les mains en l'air comme si elle braquait un flingue.

– Noire...

J'humecte mes lèvres avec le bout de ma langue et ajoute très vite, histoire de gagner du temps et qu'elle ne m'abatte pas tout de suite :

– Enfin, je crois !

Et là, Claire pousse un cri aigu de souris à l'agonie en empoignant ses cheveux châtain. Un instant, je redoute qu'elle n'arrache des mèches de son joli carré dégradé – elle s'est fait couper les cheveux avant son embauche à la clinique et ça lui va très bien ; même si ce n'est pas le sujet du jour. Je me tortille sur le banc des accusés et me mets à tripoter mon pendentif en quartz rose. Depuis tout à l'heure, ma colocataire se tient plantée devant moi, debout dans la cuisine, tandis que je suis assise sur une chaise.

L'accusée face à son bourreau.

– Dis-moi que ce n'est pas vrai ! glapit-elle.

Je décide de jouer le tout pour le tout et de risquer ma vie.

– Quoi ? Dis-moi ce qui se passe, Claire.

Parce que je commence franchement à m'inquiéter. Elle me regarde, les pupilles dilatées. À l'évidence, elle hésite entre piquer une crise et fondre en larmes.

– C'est mon patron, Hope ! L'homme que tu as agressé est mon boss !

L'homme que j'ai agressé... Elle y va un peu fort.

– Attends. Ton patron, c'est le dieu Thor ? je répète, un peu éberluée.

Stop. Je sens que je dois reformuler.

– Tu veux dire que ce grand blond super sexy, c'est le chirurgien dont tu me parles tout le temps ?

C'est mieux, non ?

– Ouiiiiiii ! crie une Claire au bord de la rupture d'anévrisme. C'est David Wagner !

– Oh, merde.

– Merde, comme tu dis.

À son tour, elle tire une chaise autour de notre table en formica rouge et s'assoit près de moi pendant que je m'attaque au journal du matin – je suis en train de le transformer en origami. Elle se prend la tête entre les mains.

– Pourquoi tu as été lui raconter ça ? gémit-elle.

Parce qu'on en a discuté. Et sans elle, je ne me serais jamais décidée à aller à la clinique.

Claire relève la tête comme une fusée.

– Mais moi, je ne savais pas que tu parlais de David Wagner !!!

Accablée, elle disparaît à nouveau entre ses paumes, les coudes appuyés sur ses cuisses. Et sa voix me parvient d'outre-tombe, étouffée par ses doigts posés sur sa bouche :

– David Wagner est un homme formidable, je t'assure. Je travaille dans son service de soins ophtalmologiques et c'est probablement le chirurgien le plus brillant de sa génération. Il a récemment réussi une greffe de cellules rétiniennes qui a sidéré la communauté scientifique.

Son admiration transpire à travers ses paroles, son petit geste de la main. David Wagner, bien sûr. Même son nom est sexy. Et un peu sec, comme sa personnalité. Claire n'a pas cessé de me parler de lui depuis un mois... J'imaginai plutôt un vieux raseur chauve et bedonnant avec des lunettes. Un médecin, quoi. Pas une bombe anatomique. Je mordille la petite peau autour de mon pouce.

– Je suis désolée. Je ne voulais pas te mettre dans une position acrobatique...

– Les gens normaux disent « délicate », Hope, sourit Claire malgré elle.

– Comme tu veux... Mais je devais absolument parler de mon cauchemar à cet homme. Imagine que ce soit vrai. Imagine qu'il soit en danger.

– Je comprends, mais...

Je l'interromps d'un petit signe de la main.

– Si cela peut te rassurer, ton patron ignore notre lien. Il ne sait pas que je te connais ou que j'habite avec toi. Pour lui, je suis seulement Hope Robinson, la folle qui lui a prédit son meurtre devant la clinique.

Claire pouffe de rire.

– Et puis, si demain il te parle d'une rousse complètement dingue qui l'a abordé dans la rue, je t'autorise à me renier publiquement.

Cette fois, elle éclate d'un grand rire, un peu rassérénée. Me penchant vers elle, je pose une main réconfortante sur la sienne. À aucun prix, je ne veux mettre en péril son travail. Je sais combien elle aime sa profession, combien elle est dévouée à ses patients. Infirmière n'est pas un simple job à ses yeux, il s'agit d'une véritable vocation – ce qui me rend terriblement fière d'elle et de son parcours. J'imagine ce que je ressentirais si elle venait à *Flower Power* pour faire de mes fleurs chéries des pots-pourris...

– J'espère que tu ne m'en veux pas trop.

– Non, ne t'en fais pas.

– Tiens, je vais te préparer un thé au poivre ! Ça va te remettre d'aplomb, je lance en quittant mon siège d'un bond.

– Je ne pourrais pas avoir un thé vert, plutôt ? s'écrie Claire, paniquée.

– Euh... si... si tu insistes.

Elle ne sait pas ce qu'elle manque. Pendant que je m'active devant notre vieille gazinière, en posant une bouilloire dont le bec ressemble furieusement à une trompe d'éléphant, Claire me parle de

son patron. Elle ne tarit pas d'éloges à son sujet. Tout en sortant nos deux mugs du placard, je reste suspendue à ses lèvres... même si j'essaie de rester discrète.

– C'est la fondation Marshall, spécialisée dans la recherche médicale, qui a financé ses études. Il est considéré comme un vrai génie. D'ailleurs, il vient de breveter une nouvelle technique pour les opérations oculaires au laser.

– Mais quel âge a-t-il ?

– Trente ans.

– Waouh ! C'est hyper jeune !

– Pour une carrière si exceptionnelle, oui. Il a publié des dizaines d'articles dans des revues médicales et tout le monde se bat à la clinique Saint-Peters – et en Californie – pour intégrer son service. Il est hyper pro, toujours à l'écoute. Et il n'hésite jamais à s'opposer aux intérêts des grands laboratoires pharmaceutiques pour défendre ses patients.

Tout en continuant à regarder l'eau frémir, je ne peux m'empêcher de poser la question qui me taraude :

– Tu n'en pincerai pas un peu pour lui, des fois ?

Non, je ne tâte pas du tout le terrain.

– Moi ? Jamais de la vie ! Tu es folle ! C'est mon patron, Hope !

Elle me jette alors un regard aigu. De dos, je ne vois pas son visage, mais je la connais assez pour deviner son expression. Peut-être parce que je sens ses yeux perçants braqués sur mes omoplates ?

– Mais si tu me poses la question, ça veut dire que toi...

Argh. Elle est trop futée pour moi.

– Non ! je m'insurge, aussi bonne comédienne qu'une actrice de soap opera. Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

– Non seulement tu agresses mon boss, mais en plus tu craques pour lui !

– N'importe quoi !

Je m'occupe les mains en remplissant nos tasses. Et surtout, je prends soin de ne pas croiser les yeux de ma trop perspicace amie.

– Cela dit, je te comprends. C'est vrai qu'il est séduisant.

Séduisant et en danger.

Claire et moi sommes tranquillement installées devant un film d'horreur – notre péché mignon –

quand mon portable retentit. Les premières mesures d'une chanson de Janis Joplin s'élèvent dans la pièce, couvrant les cris d'une malheureuse victime poursuivie par un tueur fou, armé d'une scie mécanique. Je me lève tout de suite du canapé, me précipitant vers l'appareil.

– Excuse-moi...

Ma copine agite la tête sans quitter des yeux l'écran, hypnotisée par les litres de sauce tomate qui giclent sur l'écran. Au moment où je gagne le couloir, j'entends ses éclats de rire. Zut. Je suis en train de manquer la meilleure partie. Je porte néanmoins le téléphone à mon oreille. Qui peut m'appeler à 10 heures passées ?

– Allô ?

– Mademoiselle Robinson ?

Je réprime un frisson, enveloppée par ce timbre chaud et posé.

– Oui...

– David Wagner, à l'appareil, fait la voix avec lenteur, presque hésitante. Je suis l'homme auquel vous avez parlé tout à l'heure, devant la clinique Saint-Peters.

Oh. My. God.

Je reste quelques secondes sans voix et les genoux sciés. Je suis même obligée de m'adosser au mur. Plongée dans la pénombre du corridor, je pince l'arête de mon nez entre deux doigts, incrédule.

– Pardonnez-moi de vous appeler à une heure si tardive...

– Non, non ! je l'interromps. Vous avez bien fait.

À son tour de rester silencieux au bout du fil. Pourquoi ai-je à nouveau l'impression qu'il se passe quelque chose ? Comme si un courant électrique circulait entre nous. C'est très étrange. J'ai le sentiment d'être liée à cet homme, même si c'est fou, illogique. En fait, c'est aussi dingue que mes rêves et mes « intuitions ». D'ailleurs, peut-être tout cela est-il lié ? Même si je ne peux pas l'expliquer, j'ai le sentiment que nos routes devaient se croiser. Que c'était écrit. Ce qui me trouble profondément. Un peu comme cet homme.

– Que vous arrive-t-il, monsieur Wagner ? Vous avez prévenu la police ?

– Pas encore. Je me tâte.

Son ton est si sérieux que je me demande une seconde s'il plaisante.

– Euh...

– C'était une blague, me précise-t-il enfin, pince-sans-rire.

C'est officiel : cet homme ne doit jamais, jamais essayer de faire de l'humour.

– Je voulais seulement savoir si vous alliez bien, reprend-il d’une voix grave. Quand vous êtes partie, vous sembliez si troublée...

L’espace d’un instant, j’ai l’impression qu’il est sincèrement préoccupé. Comme s’il s’inquiétait pour moi. Mon cœur se met à battre trop vite, ridiculement trop vite.

– Oui, je... je n’étais pas dans mon état normal.

– J’ai vu ça.

Il y a un sourire dans sa voix. Il n’est ni agressif, ni accusateur.

– Je m’en suis voulu de vous avoir laissée partir alors que vous paraissiez très perturbée.

– Je ne suis pas folle, vous savez.

– C’est précisément ce que disent tous les fous, non ?

– Je vous en supplie, dites-moi que c’est une autre de vos blagues bizarres.

– Évidemment...

À mon tour de sourire faiblement. D’autant qu’il semble un peu choqué que je n’aie pas tout de suite saisi sa plaisanterie.

– Je vais bien, monsieur Wagner. Merci de vous en préoccuper.

– Vous en êtes certaine ?

– Oui. Et j’aimerais m’excuser pour la grande scène de tout à l’heure. Je n’avais pas l’intention de vous sauter dessus comme je l’ai fait. Alors, si je vous ai fait peur...

– Il m’en faut plus pour m’effrayer, croyez-moi.

Nous sourions. En même temps. J’en ai l’intime conviction même si je ne le vois pas, même si j’ignore où il se trouve durant notre appel. Je ressens seulement cette connexion presque surnaturelle entre nous. Et lui ? Éprouve-t-il la même chose ? Ou suis-je en train de me bercer d’illusions ? Durant une minute, nous n’ajoutons pas un mot, ni l’un ni l’autre. Notre silence n’a pourtant rien de gênant. Il est dense, presque... parlant.

– Je suis rassuré si vous allez bien, ajoute-t-il enfin d’une voix enveloppante, si réconfortante qu’elle me réchauffe tout entière.

– Est-ce que...

J’hésite avant de me jeter à l’eau :

– Vous voulez évoquer ce que je vous ai dit ?

– Non. Je ne crois pas à ce genre de choses, mademoiselle Robinson.

– Je n’ai pas menti. J’ai vraiment rêvé de vous, de cette scène.

– Écoutez...

– Peut-être pourrions-nous en reparler et nous voir ? C’est très important. Vraiment.

Il ne dit rien. Pourtant, je ne peux pas m’empêcher de trouver son appel étrange. Pourquoi me

téléphoner s'il ne croit pas à mon cauchemar ? Ça n'a pas de sens ! À moins qu'une petite part de lui n'y adhère... Non, non, je ne vois pas M. Rationalité s'affoler à cause de l'intuition bizarre d'une inconnue. Alors que fait-il au bout de la ligne en ce moment ? À cet instant, son ton neutre, presque froid, me tire de mes réflexions :

– Non. Ce ne serait pas raisonnable. Bonne soirée, mademoiselle.

Je pense qu'il va raccrocher... jusqu'à ce que sa voix s'élève à nouveau au creux de mon oreille :

– Au fait, Hope...

Mon pouls s'emballe. C'est la première fois qu'il utilise mon prénom et cela me plonge dans un drôle d'état. Je me sens soudain toute faible... jusqu'à ce qu'il ajoute :

– Mes blagues ne sont pas bizarres.

Cette fois, il coupe la communication, me laissant avec un sourire. Et une peur violente, sincère au ventre. Longtemps, je reste à écouter le bruit lancinant de la tonalité. Puis, à regret, je raccroche dans un soupir. Et si mon rêve n'était qu'un simple rêve ? Et si le docteur Wagner avait raison ? Je repose doucement l'appareil, complètement perdue. Peut-être que ces images qui reviennent toutes les nuits n'ont rien à voir avec ma « vision » de l'accident de M^{me} Hendricks. Mais si je ne me trompe pas... comment sauver un homme qui ne veut pas l'être ?

La journée du lendemain est si chargée à la boutique que je n'ai pas le temps de penser à David Wagner. Ou seulement cent vingt-cinq petites fois. Approximativement. J'essaie aussi de ne pas songer aux derniers événements. L'accident de M^{me} Hendricks continue à me perturber même si, pour une fois, je n'ai pas fait de cauchemar cette nuit. J'ai dormi comme un ange... Peut-être parce que j'ai parlé au médecin ? Peut-être parce que j'ai délivré mon message et joué mon rôle ?

Eh voilà ! Je commence à me prendre pour Madame Irma...

Cela dit, aucun pressentiment aujourd'hui. Rien. Pas la plus petite intuition au contact des clientes. Elles se sont pourtant succédé au cours de l'après-midi. *Flower Power* n'a pas désempilé ! Je secoue la tête en passant un dernier coup de balai, non sans accompagner le tout d'un entrechat des plus disgracieux. J'adore danser. Surtout mal. Lila m'a chargée de la fermeture pour cause de rendez-vous galant. Elle devait retrouver son irrésistible Brésilien. Miguel, je crois. Je fronce les sourcils. Non, ça, c'était le dernier. Julio, alors ? Ou peut-être Jesus ?

– Sacrée Lila...

J'en ris en chassant les poussières. Je vais carrément finir par être jalouse ! La boutique est déserte. J'ai retiré toutes les fleurs, remisées dans la chambre climatique, pour circuler plus

facilement entre les présentoirs, la balancelle et les bulles en verre suspendues au plafond. Cette atmosphère calme est assez reposante après le bourdonnement de l'après-midi. Et un peu angoissante pour quelqu'un qui parle tout le temps, comme moi. Je range mon balai dans le cagibi et récupère mon grand gilet en crochet. Enfilant une manche à la va-vite, je ramasse aussi ma grosse besace et j'éteins les lumières. Pile au moment où quelqu'un émet une petite toux discrète.

– La vache !

Je bondis en arrière, percutant la caisse enregistreuse. Une haute silhouette – vraiment très haute – se tient sur le seuil du magasin.

– Excusez-moi, je ne voulais pas vous faire peur.

J'ouvre la bouche, sidérée.

– Monsieur Wagner ?!

– David, je vous en prie.

J'écarquille des yeux comme des soucoupes, adossée au comptoir. J'ai fait tomber une pile de cartes cadeaux, mais je n'y prête guère attention, trop occupée par mon visiteur. Malgré la pénombre, je discerne ses traits réguliers, ses yeux d'un bleu presque translucide. Ils étincellent dans le noir, pareils à ceux des chats. Mon cœur manque un battement. Minimum. J'ai les paumes si moites qu'elles glissent sur la bandoulière de mon sac. Cet homme me met dans des états impossibles. Je tends alors le bras pour rallumer la lumière.

– Je vous ai apporté ceci..., lance-t-il enfin, non sans une pointe d'humour.

S'avançant dans la boutique, il brandit devant lui... un somptueux bouquet de fleurs. Des roses blanches ourlées d'un fin trait mauve. Une brassée élégante, discrète, raffinée – à son image.

– J'ignorais que vous étiez fleuriste, s'excuse-t-il avec un sourire contrit.

Je reste bêtement figée tandis qu'il fait un pas vers moi. Il remplit tout l'espace de sa présence, s'y projetant dans les moindres recoins. La grande salle semble soudain minuscule, étroite, exigüe. Comme si les murs s'étaient rapprochés, le plafond abaissé. Sa démarche est sèche, un peu martiale, trahissant son self-control permanent. Mais je reste surtout fixée sur ses yeux. Trop intenses. Trop intelligents. Le genre de regard auquel on ne peut échapper. Un regard qui ne cadre pas avec son apparence froide.

– Des fleurs pour une fleuriste, sourit-il. Ce n'est pas très malin. Sur votre carte visite, il y avait seulement inscrit une adresse, sans autre précision.

Et après un petit silence, il ajoute :

– Vous devriez être plus précise dans votre énoncé.

Argh ! Pourquoi M. Psychorigide vient-il de tout ruiner ? Je choisis de laisser couler grâce à ma formation de yoga intensive, même si les mille heures de cours risquent de ne pas y suffire.

– J’y penserai. Et merci.

Je saisis les fleurs, somptueuses. Leurs pétales sont aussi doux que la soie. Je les caresse d’une main experte, identifiant immédiatement leur variété.

– J’aurais mieux fait d’amener des chocolats.

– Non, au contraire. Personne ne songe jamais à m’en offrir. Cela doit faire des années que je n’en ai pas reçu.

Rien n’aurait pu me faire plus plaisir. Je les contemple longuement, touchée par son attention. Cette machine parfaite – et diablement sexy – aurait donc de petits sursauts d’humanité ? Je lève la tête vers lui. Le chirurgien se tient devant moi, impeccable dans un costume bleu marine – veste et pantalon assortis, coordonnés à une chemise noire et une cravate foncée. Pas un grain de poussière, pas un fil ne dépasse. Cela me donne envie de passer ma main dans ses cheveux pour l’ébouriffer.

– Que faites-vous là, monsieur Wagner ?

– David, répète-t-il.

– Que faites-vous là, David ? je reprends avec un sourire.

– J’ai beaucoup repensé à notre conversation devant la clinique.

Contrairement à moi, il n’hésite pas une seule seconde, il ne bute sur aucun mot. Je devine l’homme habitué à donner des ordres, mais surtout à prendre des décisions très vite. Quoi de plus normal pour un chirurgien en charge de la vie de ses patients ? À moins qu’il n’ait préparé son petit discours à l’avance ? À mon avis, il en serait bien capable...

– Vous ne me croyez toujours pas, n’est-ce pas ?

– Non, en effet.

– Alors vous êtes seulement venu étudier mon cas de plus près ?

Il sourit.

– Disons que je me pose des questions... beaucoup de questions.

Nos regards se croisent dans les ténèbres environnantes. À cet instant, le monde se réduit à lui, à moi, à nous. Plus rien n’existe en dehors de cette petite boutique de fleurs, au cœur de San Francisco. Malgré tout ce qui nous sépare, il se passe quelque chose, ici, maintenant.

– J’aimerais vous inviter à dîner, mademoiselle Robinson.

– Hope, je vous prie, lui dis-je, suggérant à mon tour d’abandonner les convenances.

À ces mots, il esquisse un sourire. Nous sommes proches, vraiment proches. Je sens une bouffée enivrante de son parfum, ambré et feutré, mêlée à ce qui doit être l’odeur naturelle de sa peau.

– Êtes-vous libre ce soir ?

Si je suis libre ? Pour dîner avec lui ?!

– Euh... oui. Avec plaisir.

– Parfait.

Il m'offre déjà son bras, sans tergiverser, sans attendre davantage. Parfait, oui. Je n'aurais pas dit mieux.

6. Monsieur Self-Control

David Wagner n'est pas un homme qui passe inaperçu. Quand nous entrons dans le restaurant situé au sommet de l'une des plus hautes tours de San Francisco, toutes les têtes se tournent dans sa direction. Parce qu'il fait presque deux mètres, bien sûr. Impossible de le rater. Et parce qu'il est... lui. Au moment où nous traversons la salle derrière le serveur, tous les regards s'accrochent à sa large carrure. Les femmes, évidemment. Comment ne pas les comprendre ? Mais les hommes aussi. Il a quelque chose. Il dégage une confiance, une assurance, une force qui interpellent.

– Permettez...

Le médecin tire lui-même ma chaise. Waouh ! Je n'ai pas l'habitude. Aucun de mes petits amis – bon, il n'y en a eu que trois : mais laissez-moi rêver que je suis une briseuse de cœurs – ne m'a jamais traitée avec une telle galanterie. Ravie, j'étale la soie jaune de ma robe. À la sortie de *Flower Power*, David m'a reconduite à mon appartement pour me laisser le temps de me changer. Et pendant qu'il m'attendait en bas, par respect pour mon intimité, j'ai opté pour ce modèle folklorique à fines bretelles, pas commun, ni très discret... mais élégant.

C'est ma robe « ray of sunshine ». Elle est censée me porter chance. Et j'en ai besoin ce soir. Mon compagnon prend place en face de moi, lissant la cravate à rayures bleues et noires. Il est parfait. Trop parfait.

– Vous n'avez jamais envie de l'arracher ? je lui lance, malicieuse.

– Ma cravate ?

– Vous pensiez à un autre vêtement, David ?

Même lui est obligé de sourire face à la lueur coquine dans mon regard. Je crois qu'il aime bien mon sens de la repartie... Sans cela, il ne serait pas assis là, en face de moi. Il est vraiment superbe, installé de l'autre côté de la table. Les éclairages au plafond auréolent de lumière ses cheveux d'un blond nordique, les éclaircissant encore en ciselant ses traits fins, tellement réguliers. Mon cœur bondit, le traître ! Même mon pouls me trahit, trop fort, trop rapide.

– Vous avez quelque chose contre les hommes en costume ? m'interroge-t-il avec un brin de provocation.

J'ai quelque chose contre les hommes habillés, en fait.

– Pas du tout. Mais je parie que vous n'avez jamais enfilé un jean de votre vie.

Il me sourit, énigmatique. En même temps, il joue du bout des doigts avec le porte-menu en cuir posé devant lui.

– Et moi, je parie que vous n’avez jamais enfilé un tailleur.

– Mes robes sont magnifiques, je riposte, un peu vexée et bien consciente de ne pas vraiment cadrer avec le luxueux décor autour de nous. Magnifiques et différentes.

– Un peu comme vous...

J’en reste coite. Ai-je bien entendu ? Mais pas le temps de réagir ! Il passe directement à un autre sujet, comme si de rien n’était. Il lui suffit de lever à peine la main pour qu’un serveur se précipite vers lui et prenne sa commande. Le magnétisme, sans doute. Il opte pour un verre de whisky alors que je choisis un jus de fruits exotiques. Malgré mon apparent aplomb, je me sens un peu nerveuse. La faute à ce somptueux décor qui m’intimide un tantinet : lustres au plafond, couverts en argent, larges baies vitrées offrant une vue panoramique à 360 degrés...

– Quelque chose vous tente ? m’interroge David, très à l’aise.

Il me regarde par-dessus la carte, de sorte que j’aperçois seulement ses yeux translucides. Ah, je meurs ! Et sans rien deviner de mon trouble, il poursuit de sa belle voix bien timbrée, toujours posée :

– Je vous conseille la viande de...

– Je suis végétarienne, je l’interromps tout de suite.

À cet instant, je jurerais qu’un petit sourire ironique traverse son visage avant de disparaître aussitôt.

– Quoi ? je m’agace. Une remarque ? Une réflexion ?

– Non. C’est un régime qui reste très sain si on y ajoute un nombre de protéines suffisant.

– Merci, docteur, pour cette consultation gratuite.

– Je vous en prie, sourit-il à son tour, amusé. Disons simplement que... je ne suis pas vraiment étonné.

Nous y voilà.

– Et pourquoi donc ?

J’essaie de me contenir tant bien que mal avant que la fumée ne me sorte par les oreilles. J’ai l’habitude de ce type de réactions. David me contemple une seconde avec intensité. Ses yeux glacier ne me lâchent plus, trop vifs, trop intelligents. J’ai l’impression qu’il lit en moi comme dans un livre ouvert. Et il ajoute, sans perdre le sourire :

– Je vous imaginai bien vous soucier des animaux.

Ah non ! Ce n’est pas vraiment ce à quoi je m’attendais. Je me préparais à des railleries et en fait il semble comprendre pourquoi je ne peux accepter de manger de la viande. Cet homme me déstabilise sans cesse et me plonge vraiment dans des états incroyables. D’autant qu’une minute plus tard, il ajoute en plantant ses yeux dans les miens, avec une évidente sincérité :

- Je suis content que vous ayez accepté mon invitation, Hope.
- Moi aussi. Même si je ne sais pas très bien pourquoi nous sommes ici.
- Pour parler.
- De... de mon cauchemar ?

Sur ce sujet, je me montre très prudente. Mon compagnon lève son verre de pur malt, buvant une gorgée en m'invitant à l'imiter. Je ne peux détacher mes yeux de ses lèvres fines, désormais un peu humides, où il passe sa langue. Non ! Je ne dois pas me déconcentrer ! D'ailleurs, peut-être devrais-je en profiter pour faire mon mea culpa ?

- Je n'aurais pas dû vous aborder aussi directement hier, mais je ne savais pas comment faire. Quand je vous ai reconnu...
- Parce que vous m'avez vu dans un rêve, c'est ça ?
- Effacez tout de suite ce petit sourire moqueur, s'il vous plaît.
- Pardonnez-moi d'être incrédule, mais ce que vous dites est complètement... déraisonnable.

Et la déraison, comme l'improvisation et les phénomènes inexplicables, n'a sûrement pas sa place dans le monde bien ordonné de David Wagner. Je devine qu'il ne croit qu'en ce qui est scientifiquement prouvé. Pourtant, ce n'est pas parce qu'un phénomène est inexplicable qu'il n'existe pas, qu'il est impossible. Depuis quelques jours, je ne sais moi-même plus quoi penser. Ne suis-je pas en train de vivre une situation irrationnelle ? Et pourtant bien réelle ? Parce que je ne peux pas nier l'accident de M^{me} Hendricks !

- C'est pourtant la vérité. J'ai rêvé de vous alors que je ne vous avais jamais croisé auparavant. C'était vous, votre visage. Même votre montre ! j'ajoute en désignant son poignet. Une montre Tortue multifuseaux de Cartier. Je le sais parce qu'elle était si étrange, si particulière, que j'ai effectué une recherche sur le Web.

David en reste interdit avant de toucher machinalement son bracelet de cuir noir, entièrement dissimulé sous la manche de sa veste. On dirait que je viens de lui porter un sérieux coup.

- Comment pouvez-vous... ?
- C'est ce que j'essaie de vous expliquer. Je vous ai vu en rêve. Vous, votre montre, votre costume bleu marine...

Il fronce ses sourcils d'un blond plus sombre que celui de sa chevelure – un petit détail qui rehausse son regard translucide. Un regard de loup qui me transperce, qui me sonde comme s'il pouvait descendre au plus profond de moi. Il est parfaitement immobile sur sa chaise, comme s'il s'était transformé en statue de glace. Et je peux voir les pensées qui le traversent, qui assombrissent son regard.

- Non, finit-il par lâcher, catégorique. Vous avez forcément vu ma montre l'autre soir.
- Vous ne la portiez pas.

Il ouvre la bouche, puis la referme. Il semble si tendu, comme un soldat au garde-à-vous.

– Vous êtes très observatrice, Hope.

– Oui, c'est vrai... J'ai une mémoire photographique. Ce qui ne m'a jamais empêchée d'accumuler les zéros en classe.

Il esquisse un vrai sourire, comme s'il se détendait un peu en dépit de la tension qui règne entre nous. Je sens néanmoins qu'il m'observe du coin de l'œil, échafaudant sans doute mille théories sur mon compte. Peut-être m'a-t-il invitée à dîner pour évaluer la gravité de mon cas ? Il est médecin, après tout... Une chose est certaine, il n'a pas l'air du genre à abandonner facilement, ni à lâcher sa proie. Il pose ses deux mains à plat sur la table. Un geste bien rationnel, d'un grand calme. À croire qu'il vient de reprendre les rênes, le contrôle.

– Vous m'aviez peut-être croisé auparavant, propose-t-il soudain. Si vous avez une mémoire photographique, il se peut que nous nous soyons vus dans une rue près de la clinique. Inconsciemment, votre cerveau a enregistré mon image avant de la restituer au cours de votre rêve.

À mon tour de sourire.

– Waouh ! Vous, vous êtes un cartésien pur et dur.

– Vous n'imaginez pas à quel point !

– Vous ne me croyez absolument pas ?

À chaque phrase, nous nous penchons davantage au-dessus de la table jusqu'à ce que nos genoux, sous la nappe, se frôlent. Je ne m'écarte pas, au contraire : je laisse l'étoffe de son pantalon frotter contre ma jambe. Nos visages sont proches maintenant. Si proches que je me perds dans ses yeux de glace. Quand il parle, ses lèvres se retroussent légèrement, dévoilant des dents blanches, un peu carnassières. Cet homme a quelque chose de froid... et d'éminemment attirant.

– Détrompez-vous. Je vous crois, vous. Mais je ne crois pas à votre histoire.

– Je n'ai rien inventé.

– Je vous pense sincère et j'ai l'habitude de jauger les gens. Simplement, ces histoires de vision, de rêve prémonitoire et toutes ces bêtises me laissent de marbre. Je n'y crois pas une seconde.

Son souffle caresse mes lèvres et, quand je soupire, il recueille à son tour ma respiration. Nos yeux ne peuvent plus se détacher. Et nos silhouettes se découpent devant cette table à l'écart, sur fond de ville en pleine nuit, illuminée par les néons. Nous sommes à nouveau seuls au monde. À moins que le monde ne se réduise à nous ? Quelques secondes s'écoulent. Suis-je donc la seule à ressentir cette inexplicable attirance ? J'ai l'impression d'être un aimant, incapable de me soustraire au champ d'attraction de cet homme.

– En tant que scientifique, ne devez-vous pas envisager toutes les hypothèses, notamment celle de courir un danger mortel ?

– Vous omettez un détail. Votre hypothèse n'est étayée par aucun fait, aucune preuve.

Il lève les yeux au ciel, comme s'il y cherchait une information.

- Vos visions me semblent aussi extravagantes que... qu'un enlèvement par des extraterrestres.
- Vous êtes obtus.
- Et vous, vous n'êtes pas crédible.

Pour rien au monde, je ne bougerais de mes positions. Juste parce que son côté borné m'agace ! Je secoue la tête, soutenant son regard sans faillir, sans faiblir... ce qui réclame un sacré aplomb. Ce n'est pourtant pas l'envie de détourner la tête qui me manque tant ses yeux sont intenses, brillants, brûlants – comme seule la glace peut l'être.

– Alors pourquoi ce dîner, David ? Pourquoi m'avoir invitée si vous ne croyez pas à ma prémonition ?

Là encore, il n'hésite pas.

– Pour vous. Uniquement pour vous.

Durant tout le repas perdure la même intensité, la même tension, et les petites piques fusent entre nous. J'en ai les mains qui tremblent par moments. Même si nous abordons des sujets moins risqués – la boutique de fleurs pour moi, son travail de chirurgien pour lui –, des étincelles continuent à grésiller. À moins que je me fasse un film en cinémascope avec son en Dolby Stéréo. À moins que j'interprète tout de travers...

Non, pas après son aveu.

– Chanson préférée ? me lance-t-il.

Il me regarde avec malice, attendant ma réponse. Attention, il a même un peu desserré sa cravate au cours de notre repas. Sans doute le comble de la détente pour un homme comme David Wagner. Je souris à mon tour. Ma chanson favorite ? Facile !

– *Let the Sunshine !*

Ça sort spontanément. David éclate de rire. C'est bien la première fois que je le vois s'esclaffer aussi naturellement. L'espace d'un instant, son masque de glace se fendille et il semble tout à coup si... si juvénile, si craquant. Il repose sa fourchette au bord de son assiette avant de me regarder à nouveau, un brin sceptique.

- Vous me faites marcher !
- Non, j'adore *Hair*. Et j'adore les comédies musicales en général.
- Vous n'êtes pas fréquentable, Hope.
- J'espère bien !

Avant l'arrivée du dessert, David reçoit un coup de fil urgent de son travail. S'excusant avec politesse, il quitte notre table et s'éloigne à grandes enjambées. Aussitôt, j'ai l'impression que mon apport en oxygène augmente. Parce qu'il s'éloigne. Et je ne peux m'empêcher de fixer son large dos, sa veste sombre, ses longues jambes tandis qu'il déambule près des cabines d'ascenseur, portable vissé à l'oreille. Il est si impressionnant... Je réalise alors combien j'ai besoin d'air. Par chance, le restaurant dispose d'un vaste balcon, avec vue imprenable sur les rues de San Francisco. Me levant, je sors sur la terrasse et m'approche de la balustrade en inspirant à pleins poumons.

Quelques minutes s'écoulaient alors que j'admire les lumières de la ville. Peu à peu, je retrouve des couleurs, même si je frissonne en cette fraîche nuit de juin. Quand soudain, je sens un poids sur mes épaules.

– Vous allez prendre froid.

David. Derrière moi. Qui vient de retirer sa veste pour m'en couvrir.

– Faites attention à vous, ajoute-t-il avec une douceur inattendue.

Ses longues mains m'enveloppent, posées en haut de mes bras. Je me retourne vers lui, le cœur battant à tout rompre. Nos yeux se croisent. À cet instant, il se passe quelque chose. Comme si un barrage invisible cédait. Comme si une écluse rompait, déversant sur nous les flots du désir. La tension qui n'a cessé de grésiller entre nous depuis le début de la soirée semble s'intensifier, catalysée dans nos regards. Son corps est tout proche du mien, au point que j'en sens la chaleur.

– Merci.

Je ne reconnais pas ma voix chevrotante. Surtout, je ne peux me soustraire à ses yeux. Beaucoup plus grand que moi, il me domine de toute sa carrure. Fatalement, mon oxygène diminue encore. À moins que j'aie cessé de respirer ? Son parfum m'enveloppe, émanant de sa veste.

– David...

– Non, ne dites plus rien.

Il me prend par les épaules alors que je suis immobile devant lui. Ses longs doigts m'enserrant avec précaution, comme si j'étais... précieuse. Jamais personne ne m'a traitée ainsi. Je sens ses paumes chaudes à travers le tissu de ma robe. Et tout à coup, je le vois se pencher vers moi. Lentement. Il est encore temps de le repousser si je le souhaite. Mais je ne bouge pas – pas d'un millimètre, pour rien au monde. Je sais ce qui va se passer et je l'appelle de tous mes vœux. Sans fermer les paupières, j'admire son visage parfait en train de se rapprocher. Alors, nos lèvres se touchent. Ce n'est d'abord qu'une caresse fugace. Jusqu'à ce que sa bouche se presse contre la mienne.

Ce moment.

Notre moment.

Entrouvrant les lèvres, je renverse la tête en arrière. Lui porte une main à ma nuque, très délicatement. Il l'enveloppe de sa paume en un geste d'une sensualité troublante au moment où sa langue s'introduit en moi. Pour la première fois, je découvre son goût, où subsiste la force de l'alcool, le goût mâle du whisky. Comme ivre, je bascule mon cou tandis que son baiser se fait plus profond, plus intense. Si passionné qu'il me cloue à lui. Personne ne m'a jamais embrassée comme lui. Tout mon corps s'alanguit alors qu'il est penché au-dessus de moi.

Ses lèvres. Son parfum. Sa salive. Sa main sur moi. Son bras autour de ma taille. Je me résume à mes sensations. Je cesse de penser. Je me contente d'exister – pour lui, avec lui. Nos langues se caressent, se tournent autour avec avidité. Soudés par notre étreinte, nous nous fondons dans la nuit, sur cette terrasse au-dessus de la ville, au-dessus des voitures et des badauds qui vont et viennent. Perdus dans nos hauteurs, nous oublions tout.

Puis lentement, il se détache de moi. Une dernière fois, ses lèvres m'effleurent, déposant un baiser presque chaste sur ma bouche avant qu'il ne relève la tête.

– Nous devrions rentrer maintenant. Je ne voudrais pas que vous tombiez malade.

– Très bien, docteur.

Je prends le bras qu'il m'offre. Et j'ai la conviction que plus rien ne sera jamais comme avant.

Nous ne reparlons plus du baiser, mais il est là, entre nous. Nous n'évoquons pas non plus mon cauchemar récurrent, préférant parler de tout et de rien. Et éviter soigneusement mes formidables goûts musicaux. Je découvre un homme à l'intelligence redoutable, cultivé, sûr de lui, souvent ironique. Et intéressant, intrigant. Sûrement parce qu'il lâche les informations au compte-gouttes, comme s'il se muselait, comme s'il se contrôlait en permanence. Et pendant qu'il règle discrètement l'addition, je l'attends devant l'ascenseur aux grilles dorées, gênée par un fourmillement entre mes tempes.

– Nous pouvons y aller, m'avertit David en me rejoignant en quelques enjambées.

Je ne réponds pas. Un curieux élan enflamme mes yeux. Muette, je me contente de suivre mon compagnon dans la cabine.

– Hope ?

Sa voix me parvient dans le lointain, à travers des nappes de brouillard. C'est comme s'il n'était plus à côté de moi, comme si une infinie distance nous séparait. Je porte une main à mon front.

– Tout va bien ?

Soudain, une barre blanche tombe devant les yeux. Je ne vois plus rien, entièrement aveugle. Les bras tendus devant moi, je trébuche, essayant de me raccrocher à n'importe quoi... quand deux mains

me rattrapent, empêchant ma chute.

– Hope ?

J'entends la voix inquiète de David même si je ne peux distinguer son visage à travers l'écran éblouissant dressé devant moi. Cela dure plusieurs secondes. Assez pour me faire peur. Je me cramponne à la veste du dieu Thor, crochetant mes doigts au tissu. Que se passe-t-il ? Est-ce dû à mes visions ? À mes cauchemars ? À toutes ces choses inexplicables qui sont en train de chambouler ma vie ?

– Que se passe-t-il ? Décrivez-moi vos symptômes.

Ce n'est plus le timbre grave et agréable de l'homme. David vient d'adopter son ton de professionnel.

– Ce n'est rien.

– Rien ? Vous êtes à la limite de la syncope !

– Non, non, je vous assure.

À nouveau, je discerne des formes, des couleurs. Tout se remet en place. Les parois lambrissées de l'ascenseur réapparaissent, la moquette bordeaux aussi. Et le visage tendu, aux mâchoires contractées, de mon chirurgien. Prenant ma figure entre ses mains, il m'observe avec attention.

– Avez-vous souvent ce genre de malaise ?

– C'est la première fois, je mens, bien décidée à ne pas accorder trop d'importance à cette petite faiblesse.

Je lui souris.

– Je travaille trop en ce moment. Et comme vous le savez, je ne dors pas très bien.

– Vous devriez consulter votre médecin traitant, Hope.

– J'y penserai.

– En attendant, je vais vous reconduire chez vous.

– Non, je...

– Et je ne partirai pas tant que je ne vous saurai pas en sécurité.

Inutile d'insister. Il me fixe avec gravité, la mine fermée et autoritaire. Un instant, je l'imagine en train de distribuer des ordres à une escouade d'infirmières et d'aides-soignants. Ce doit être un sacré patron. À mon avis, ils ne doivent pas être nombreux à discuter ses ordres. Cinq minutes plus tard, je me retrouve dans sa voiture et David tient parole. Il m'accompagne jusqu'à la porte de mon appartement. Par chance, Claire ne se trouve pas à la maison... J'imagine sa tête en croisant son patron dans son salon. Gloups.

– Vous voulez entrer une minute ? je hasarde, pleine d'espoir.

– Le temps de m'assurer que vous allez bien.

À peine a-t-il mis un pied chez moi qu'il s'approprie tout l'espace. Par sa seule présence. C'est d'ailleurs assez étrange de voir cet homme de presque deux mètres dans mon étroit couloir. Le conduisant jusqu'au salon, je lui propose un café. Il décline mon offre – sans savoir qu'il vient de sauver sa vie en refusant l'immonde breuvage. Apparemment, il veut seulement vérifier que je ne risque plus de tourner de l'œil. Il jette néanmoins un regard curieux sur le décor – notamment sur l'immense affiche du Golden Gate qui couvre tout un pan du mur, derrière le canapé. Il se retrouve ensuite face à un mur sur lequel est peinte une fresque abstraite et il écarquille les yeux, l'air surpris.

– Qui a peint ceci ?

– Moi. Je peins pour me détendre. Vous devriez essayer.

Je le regarde avec amusement, sachant que je m'adresse à M. Self-Control.

– J'y penserai, sourit-il, le regard pétillant. Sur le mur de ma salle d'opération, par exemple. Mes patients seront ravis.

Peut-être pas si psychorigide que ça finalement...

Mais très vite, il retrouve son sérieux au moment de poser une main sur mon épaule. J'en tressaille, comme au moindre de ses contacts. Et plongeant dans mes yeux, il semble y chercher la trace d'une nouvelle défaillance. Sauf que je me sens bien. Si on excepte ma crise de tachycardie. À cause de lui.

– Êtes-vous certaine que tout va bien ?

– Oui.

– Alors passez une bonne nuit, Hope...

Il dépose un baiser fugace... à la commissure de mes lèvres. Et c'est tout. Même s'il me regarde étrangement. À cet instant, j'ai l'impression qu'il hésite, qu'il me pose une question muette mais, trop troublée, je ne réagis pas. Bêtement plantée près du canapé, je le regarde s'engager dans le couloir. Quand mon sang ne fait qu'un tour. Non. Ça ne peut pas se terminer comme ça. On ne peut pas en rester là. Je veux qu'il reste. Je veux qu'il reste avec moi. Comment lui faire comprendre ? N'obéissant qu'à mon instinct, je m'élançai à sa suite dans le corridor et l'attrape par le poignet. Étonné, David se retourne...

Je passe doucement mes mains derrière son cou et je colle mes lèvres aux siennes pour lui donner un baiser sauvage, avide, fougueux. J'enfouis mes mains dans ses cheveux blonds, à la texture soyeuse. Un instant, il ne réagit pas, pris de court. Puis son corps frémit contre le mien. Et il me repousse en arrière, épingleant mes deux poignets contre le mur du corridor, autour de ma tête.

– Tu es sûre ? souffle-t-il.

– Oui. J'en ai envie.

– Redis-le-moi.

– J'ai envie de toi.

Ses pupilles étincellent. Et il me rend mon baiser au centuple. Nos bouches s'escriment, se dévorent. Nos corps s'appellent, se réclament. Cette nuit est à nous. À nous seuls.

Plaquée au mur, je ne peux me soustraire à l'emprise de David. Et je ne le veux pas. À aucun prix. Je pousse un gémissement au moment où il mordille ma lèvre inférieure. Douleur et plaisir se mêlent avant que sa langue ne s'insinue en moi. Ses paumes me brûlent à travers la soie de ma robe alors qu'il se colle à moi. Impossible de bouger, ainsi prise en étau entre lui et le mur. Pressée contre son corps, je sens ses muscles à travers sa chemise. Et il est si grand qu'il doit se courber pour prendre mes lèvres.

Une vague de désir monte en moi. Mais les mains entravées, je ne peux pas bouger. Je me contente de jouer avec sa langue, de rendre morsure pour morsure, caresse pour caresse. Jusqu'à ce qu'il m'échappe. Joueuses, ses lèvres fines survolent les miennes, picorant ma bouche, titillant mes nerfs. Et sa bouche s'égare sur le coin de mes lèvres, sur mon menton, sur ma joue...

– S'il te plaît...

Je le tutoie. Spontanément.

– Hope...

Prononcé par lui, mon prénom a soudain une autre saveur, un autre sens. Se détachant à peine de moi, il détaille mon visage.

– Tu es tellement belle...

De lui, je croirais tout. Et comme moi, il passe naturellement au tutoiement, car c'est le temps des corps, les temps des peaux et du désir.

– Tellement spéciale...

Mon cœur bat à cent à l'heure.

– Je l'ai compris dès notre première rencontre.

Je frissonne sous son poids tandis que ses doigts se détachent lentement de mes poignets, y laissant une petite marque rouge. Et d'une voix altérée, je lâche dans un souffle :

– Embrasse-moi. Embrasse-moi encore.

Jamais je n'ai été aussi directe avec un homme. Une lueur passe dans ses yeux translucides. Une lueur fauve, brute. Comme s'il était pris de fièvre. Et il s'abat sur moi avec passion, évacuant toute la tension accumulée au fil de la soirée. Au restaurant, nous n'avons pas cessé de nous toucher, de nous chercher. Les mains libres, je m'accroche à son cou... et me dresse sur la pointe des pieds pour atteindre son visage. Nos bouches se retrouvent avec avidité tandis que mes doigts glissent dans les

fines mèches blondes de sa chevelure. Et soudain, je me mets à rire contre sa bouche.

– Que se passe-t-il ?

– Tu es trop grand !

Il éclate de rire, contre mes lèvres lui aussi.

– Beaucoup trop grand !

– On va arranger ça !

Il me soulève comme une plume, sans interrompre notre baiser. Je n'ai qu'à nouer mes jambes autour de sa taille, mes bras derrière sa nuque... Je sens son torse athlétique contre moi. Mon excitation monte d'un cran. J'ai envie de lui. Tout de suite, maintenant. Le cœur battant, j'approfondis notre baiser tandis qu'il titube dans le couloir. Je ne m'aperçois même pas du moment où il traverse le salon jusqu'à ce qu'il chuchote :

– Où est ta chambre, Hope ?

Bien sûr, il n'est jamais venu ici.

– Première porte à droite.

Il ne se le fait pas dire deux fois. Du bout du pied, il pousse le battant avant de foncer droit vers mon lit. Et il plonge sur le matelas en prenant garde d'amortir ma chute au milieu des oreillers. Je ne le lâche pas pour autant, soudée à lui, enivrée par son parfum viril, envoûtée par la douceur de sa peau. Prise par un sentiment d'urgence, je lui arrache sa veste et la jette au loin sur une chaise, avant qu'il ne se redresse. David entreprend alors d'enlever sa cravate. Ses mouvements sont lents et posés, son regard appuyé. Mon Viking donne à ses gestes une charge érotique inattendue et troublante.

Quand enlever sa cravate devient aussi torride qu'un strip-tease...

Je m'attaque aux boutons de sa chemise, mais mes doigts tremblent tant que je peine.

– Je vais t'aider, souffle-t-il.

Entre attraction et nervosité, tout se mêle dans mon esprit. Tout va vite, très vite. J'ai l'impression d'être montée dans un train lancé à pleine vitesse. Posant ses grandes mains par-dessus les miennes, David me guide, ôtant un à un les boutons. Je n'ai plus qu'à écarter les pans de sa chemise pour découvrir son torse athlétique, ses muscles nerveux, secs, bien dessinés. Impressionnée, je pose une main sur ses pectoraux, en redessinant les contours, découvrant le grain satiné de sa peau. Puis mon index descend vers son nombril pendant qu'il se débarrasse de son vêtement.

David s'assoit alors sur le lit, sur ma couette à l'effigie du système solaire. Le décor est nettement moins sobre qu'au salon, décoré par ma meilleure amie. Rampant sur l'un des anneaux d'Uranus, j'avance vers lui et pose mes mains sur sa ceinture avec un sourire plein de promesses. J'en retire la

boucle en vitesse pendant qu'il se débarrasse de ses chaussures – mes ballerines à moi sont tombées dans le couloir depuis longtemps. Nos yeux, eux, ne se quittent pas.

Je sais ce que je veux : lui.

Mais je ne suis pas la seule à savoir ce que je désire. Car au moment où je m'attaque à sa braguette, il se rebelle.

– Tu ne crois pas que c'est mon tour ?

Avant que je ne puisse protester, il me renverse sur le dos avec une souplesse fauve. Ses doigts volent sur la fermeture de ma robe, placée dans mon dos. Pour l'aider, je m'arc-boute un peu... et une seconde plus tard, le tissu glisse le long de mon corps, prémices de ses caresses. Je me retrouve en sous-vêtements devant lui. J'ai rencontré cet homme seulement avant-hier... pourtant, je n'éprouve aucune gêne. Tout semble si naturel. Parce que cela devait arriver, cela devait se produire.

Parce que c'était écrit.

C'est fou, inattendu, irrationnel. Mais j'y crois, quitte à m'étonner moi-même. Sa bouche se pose sur mon cou, y laissant une empreinte délicieuse. Pour la première fois, son torse nu se plaque contre ma peau, contre mes seins pris dans la dentelle blanche de mon soutien-gorge. Lentement, les lèvres chaudes de David descendent le long de mon sternum. Il dépose une pluie de baisers sur mon corps pendant que ses paumes chaudes m'enveloppent, redessinant mes hanches rondes, ma taille étroite avant de s'arrêter sur ma poitrine. Mon cœur fait une embardée. Il dégrade alors mon soutien-gorge, libérant mes seins. À nouveau, j'aperçois l'étincelle dans son regard. Et ses yeux me disent tout.

Que je suis belle.

Qu'il a envie de moi.

Allongée sur le dos, je le laisse se pencher sur moi et titiller l'un de mes tétons, les yeux clos par le plaisir. Je creuse le dos comme un chat, esclave de ces sensations brûlantes, exquis. À la pointe de sa langue, il suit la ligne de mon aréole avant d'en sucer délicatement le bout. Mon bas-ventre se soulève au gré de ses assauts patients, experts. Le désir grimpe, grimpe. Comme la température. Et d'une main, il s'approprie mon autre sein, l'enveloppant avant de le pincer, le caresser.

C'est à cet instant que son autre main se faufile sous la dentelle de ma culotte. Je me raidis brusquement, le temps qu'il m'apaise d'un regard, en relevant la tête. En bas, sa paume enveloppe mon sexe, entièrement. Je suis au creux de sa main, palpitante d'envie. Puis son index se faufile entre mes lèvres, au creux de mes replis déjà moites. Un lent sourire lui vient aux lèvres, confirmant ce qu'il savait déjà. Je n'attends que lui, prête à l'accueillir. Et je tressaille quand il me retire ma culotte.

– Tu es magnifique.

Son regard m'enveloppe des pieds à la tête, me détaillant sans fausse pudeur. Je me sens désirée. En confiance, aussi.

– Tu en as ? je murmure à son oreille quand il se redresse sur les coudes.

Il comprend tout de suite l'allusion. Il se relève une seconde pour extraire un préservatif de son portefeuille, rangé dans la poche de sa veste tandis que je l'attends, nue et offerte au milieu des oreillers en bataille. Puis il revient vers moi après avoir ôté son pantalon.

– Attends. À mon tour de t'aider, dis-je.

Assise sur les genoux, je baisse son boxer noir tandis qu'il reste debout à mon chevet. Je libère alors son érection, déjà impressionnante. Et je pose une main sur son sexe à la peau étonnamment douce, tiède, veloutée.

– Hope..., grogne-t-il.

C'est presque un avertissement – celui de ne pas pouvoir tenir plus longtemps. Aussitôt, David me rejoint sur le lit, tandis que je m'allonge, guidée par ses mains autoritaires sur mes hanches. Les jambes écartées, je le laisse se placer au-dessus de moi, admirant sa stature de Viking, ses larges épaules, son torse musclé, ses hanches étroites, son sexe, déjà gainé d'un préservatif. Quand je relève enfin la tête, son regard m'attend, intense et brillant. Et je reçois son poids avec délice avant qu'il ne s'introduise en moi. Je le sens qui coulisse, centimètre après centimètre, au creux de mes chairs. Il s'enfonce en moi avec un gémissement, m'emplissant tout entière de sa chaleur, de sa présence mâle.

– David... maintenant...

Ma voix se brise alors qu'il se retire. Le vide qu'il laisse est presque insupportable. Jusqu'à ce qu'il revienne, qu'il entame ses va-et-vient, plongeant et replongeant en moi pour s'y perdre. Au rythme de ses coups de reins, de plus en plus frénétiques, je perds tous mes repères. Je me cramponne à ses épaules, serrant les cuisses autour de ses hanches. Il me fait sienne, il me possède. Et nos deux corps se mêlent jusqu'à fusionner dans un ultime cri de plaisir. Nous nous raccrochons l'un à l'autre comme des naufragés en pleine tempête des sens. Plus rien n'existe.

Que son corps sur moi, en moi.

Que la jouissance.

Que nos râles.

Que nous.

7. Prémonition

– Hope ? Hope !

Je me réveille en sursaut, brutalement tirée de mon sommeil par une main sur mon épaule. Je mets quelques secondes à atterrir. Les paupières mi-closes, l'esprit embrouillé, je me retrouve nez à nez avec David. D'instinct, j'attrape bêtement le drap pour m'en couvrir, le remonter jusqu'à mon menton. Comme s'il s'agissait d'un inconnu. Ou comme s'il n'avait pas déjà tout vu.

– Tout va bien ? me demande-t-il.

– Je...

Je braque sur lui des yeux de hibou. Mon cœur cogne à toute allure alors que ses doigts s'enroulent autour de mon poignet. David est allongé près de moi, dans ma chambre, dans mon lit. Tout me revient en mémoire à mesure que je reprends pied. La soirée. Le dîner aux chandelles. Notre baiser sur le balcon. Et tout ce qui s'est ensuivi à l'appartement. Des images de notre étreinte forment une mosaïque de fragments sensuels. Sa bouche sur mon sein. Son corps sur moi. Et cette vague de plaisir, à l'instant où je me suis diluée en lui.

– Que se passe-t-il ? fais-je, la gorge sèche.

Je passe une main dans ma crinière fauve crêpée sur le sommet de ma tête. Impossible de me débarrasser d'une sorte de malaise diffus.

– Tu faisais un cauchemar.

– Oh.

– Un cauchemar assez... spectaculaire, ajoute-t-il, les sourcils froncés.

Il me fixe en scrutant la moindre expression de mon visage, comme s'il cherchait une réponse sur mes traits. Encore confuse, je ferme les paupières, essayant de remonter le fil du temps. Je ressens encore de la peur, il a raison. Une peur intense, primale. La peur de mourir. La peur de croiser la mort.

– Tu as commencé à t'agiter et tu t'es mise à crier. Comme si tu voulais prévenir quelqu'un.

J'ai encore fait ce maudit cauchemar, hantée par cette scène qui se rejoue en boucle devant moi, nuit après nuit. À mes côtés, David est dressé sur un coude et me contemple avec attention. Je ne sais qui de l'homme ou du médecin l'emporte en lui à cet instant. Une chose est certaine, il n'a plus rien de froid ou de distant. Il est là, avec moi, solide, rassurant, fort.

– Il y a eu... ce coup de feu...

– Tu as encore fait ce rêve dont tu m'as parlé ?

– Oui. Il se reproduit tous les soirs.

J'ai la gorge tellement sèche que les mots ne sortent plus. J'ai peur, tellement peur. Je voudrais que ce ne soit qu'un rêve... Mais sa force, sa répétition me hantent. Au fond de moi, et même si j'essaie désespérément de me rassurer, de me convaincre du contraire, je sais que ce n'est pas normal. Mais je donnerais tout pour que David ne craigne rien, pour que ces images ne soient pas prémonitoires. Mon amant passe une main douce sur ma joue, me ramenant à la réalité.

– Tu ne me l'avais pas dit.

Son regard sur moi devient plus aigu et je redoute qu'il ne me voie comme une bête de foire. Parce que je suis bizarre. Parce que quelque chose cloche chez moi. Personne ne revit à l'infini une scène dans son sommeil. Sauf les fous. Or, je commence franchement à douter de ma santé mentale. Sans l'accident de M^{me} Hendricks, j'aurais peut-être même été consultée un psy ! Moi, la phobique de la blouse blanche, la flippée des docteurs !

Enfin, sauf si le médecin s'appelle David Wagner...

– Je vais te chercher un verre d'eau.

Quittant le lit, David enfle son boxer et hésite avant de trouver la porte de la salle de bains – une pièce contiguë à ma chambre et à celle de Claire. Heureusement, ma meilleure amie se trouve à la clinique pour une garde nocturne. Une minute plus tard, mon compagnon revient avec un gobelet que je vide d'une traite. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais déshydratée. À croire que j'ai hurlé à gorge déployée. Assise sur le lit, le drap serré contre ma poitrine nue, je reprends contenance.

– Tu veux m'en parler ? demande David en s'asseyant sur le bord du matelas.

– C'est toujours la même chose. Au début, je vois une scène de rue. Une femme avec une veste rouge. Un vendeur de hot-dogs. Un homme qui saute dans un taxi. Puis tu sors de la clinique.

Je me tais une seconde, secouée. Mes mots ne sont pas à la hauteur de la réalité. Ils ne peuvent pas décrire la violence, le malaise que j'éprouve à chaque fois. À cause de l'ombre qui bouge dans un coin. Et qui brandit un revolver.

– Et il y a cette détonation...

Je déglutis avec peine, le verre vide à la main.

– Quelqu'un te tire dessus...

À nouveau, le bruit explose à mes oreilles, plein de fureur, de fracas. Et je me jette dans les bras de David, enfouissant mon visage dans son cou pour oublier. Imaginer sa mort m'est insupportable. Bien sûr, il est trop tôt pour parler d'amour, de sentiments. Il était peut-être même trop tôt pour la nuit que nous avons passée ensemble. Mais je ne peux pas nier cette émotion, ce fil invisible qui nous relie l'un à l'autre, envers et contre tout. Ses bras se referment sur moi, protecteurs.

- Cette vision me terrifie.
- Oui, je vois bien que tu y crois.
- Et toi, toujours pas ?

Il ne répond pas, continuant à passer une main dans mes cheveux... avant de me repousser doucement. Il m'aide à me coucher, remontant le drap sur moi sans cesser de caresser mon front. Sa gentillesse, sa tendresse me bouleversent. Comme les paroles qu'il glisse à mon oreille en s'allongeant près de moi :

- Je suis là, Hope. Alors rendors-toi.
- J'ai peur de faire encore ce cauchemar.

Je n'ose pas l'appeler « vision ».

– Non, ce ne sont que des images produites par ton inconscient, qui essaie sans doute d'évacuer une angoisse profonde ou de t'envoyer un message. Rien d'autre.

Tout à coup, je suis vraiment contente de parler avec M. Rationalité.

- Tu restes là, hein ? fais-je d'une petite voix.
- Je ne bouge pas.

Et d'ajouter avec un sourire en coin :

- Personne ne risque de me tirer dessus dans ta chambre, en plus...

Je ne peux m'empêcher de pouffer. Jusqu'à ce que le sommeil me cueille à nouveau, à l'abri dans ses bras.

Le lendemain matin, je n'ai pas vraiment la tête à travailler. Je confonds même des violettes et des pensées à la boutique, c'est dire ! Je suis encore plus dans les nuages que d'ordinaire. Je n'arrête pas de songer à David, à notre nuit, à nous. Enfin, si on peut parler de « nous ». Car avons-nous vraiment débuté une relation ? Après avoir avalé un rapide petit-déjeuner, mon amant m'a déposée devant la boutique avant de disparaître sur un dernier baiser – torride, *of course*. Il était attendu à la clinique pour une série de consultations. Mais il n'a pas parlé de me revoir ou d'un prochain rendez-vous.

Y aura-t-il une suite ? Une autre nuit ? Une histoire ?

Je mordille le capuchon de mon stylo lorsque ma patronne passe derrière moi. Officiellement, je suis supposée mettre à jour le carnet des commandes. Officieusement, je n'en fiche pas une. Même si je fais mine de me pencher précipitamment sur les carnets, les sourcils froncés, l'air important. Hélas, ma nullité en art dramatique éveille la sagacité de Lila. Ou plus exactement, sa curiosité dévorante. Profitant d'un temps mort au sein du magasin, elle s'accoude au comptoir, l'œil malicieux.

- Toi, tu as rencontré quelqu'un ! me lance-t-elle de but en blanc.
- Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

J'essaie de gagner du temps. Car je sais combien ma patronne peut être impitoyable quand elle passe quelqu'un sur le gril. Il n'y a vraiment pas moyen de garder un secret plus de trente secondes dans ses parages et j'en suis en partie responsable. Moi aussi, je la cuisine à chaque fois qu'elle se dégoûte un nouvel adonis. Lila agite un doigt sous mon nez, trop heureuse de me rendre la pareille.

- À ce point ?
- Je ne dirai rien.
- Tu-tu-tu ! Ne nie pas, jeune fille ! Tes symptômes sont extrêmement clairs.
- Mes symptômes ? Je ne savais pas que j'étais malade !
- Les yeux dans le vague, les soupirs à répétition, les petits sourires niais..., commence-t-elle à énumérer.
- Hé ! Je ne souris pas niaisement !
- Oh que si ! Et je parie qu'il y a un homme là-dessous...

Scandalisée par de telles accusations, je fouille dans mon sac à main, rangé sous la table, pour en extraire un miroir de poche. Et après un petit coup d'œil à mon reflet, les bras m'en tombent :

- Tu as raison. J'ai l'air niais. On dirait Julia Andrews dans *La Mélodie du bonheur*.
- Tout juste ! rétorque Lila, doctement. Et maintenant, si tu me disais plutôt comment il s'appelle ?

Elle reste plantée devant moi dans sa robe noire redoutablement sexy pour son âge.

- Je ne peux encore rien dire. C'est trop tôt. En plus, je ne sais même pas si ça va durer.
- Tu veux jouer les mystérieuses ? C'est ton droit. Mais si tu as besoin de conseils pour dompter la gent masculine, n'hésite pas...

Je hausse les sourcils, hilare. D'autant qu'elle enchaîne directement sur une série de suggestions assez « raw ! » : comment apprivoiser un homme et le prendre dans ses filets, comment le rendre accro et fou de désir... Elle ne m'épargne rien ! Je suis presque déçue quand une cliente finit par franchir la porte de *Flower Power* et requérir son attention.

Tout en reprenant ma tâche, je continue néanmoins à m'interroger sur l'avenir, sur David. Et bientôt, ma décision est précise. Je vais aller lui rendre visite à Saint-Peters. Pour lui parler de ma vision qui m'inquiète toujours, évidemment. Bon, OK, c'est un gros bobard. Je voudrais surtout lui parler de cette nuit. Même si je ne sais pas trop comment m'y prendre ! Et c'est reparti pour deux heures de « psychotage » !

Descendue du bus à quelques rues de la clinique, je flâne en profitant des rayons du soleil. Je n'ai pas encore eu le temps de déjeuner – en fait, je suis directement venue ici. Durant ma brève marche,

j'essaie de préparer un petit discours... dont j'oublierai chaque mot devant David. Moi, je suis plutôt la reine de l'impro. Quand, enfin, j'aperçois la façade d'un blanc étincelant. Et une nuée de pigeons en train de picorer des miettes sur le trottoir. Une moto passe alors à toute allure, provoquant l'envol des oiseaux affolés. À tire d'ailes, ils s'éparpillent dans tous les sens.

Je me fige.

Non. Non.

Ce n'est pas possible.

– Eh, merde ! s'écrie une femme.

Vêtue d'une veste rouge, elle s'élanche en courant derrière le tramway, déjà en train de partir. Sa voix ne parvient toutefois pas à couvrir le cri de l'homme qui lève un bras. En costume noir et cravate verte, il tient un portable greffé à son oreille.

– Taxi !

Il s'engouffre à l'intérieur d'un *yellow cab* sans saluer le chauffeur pendant que deux adolescentes s'esclaffent. Je reste pétrifiée à une cinquantaine de mètres de la clinique. J'ai envie de hurler mais aucun son ne sort. Tous les éléments sont là. Tous les éléments de mon cauchemar se mettent en place sous mes yeux. Soudain, une odeur de hot-dogs me chatouille les narines, provenant du stand ambulant au bout de la rue. Quelques touristes s'approchent, tenaillés par la faim. Et moi, je perds toutes mes couleurs. C'est mon cauchemar. Il est en train de se réaliser. Je reconnais tous ces gens, tous ces détails. Il ne manque rien.

Rien que l'homme à abattre.

Impuissante, je me tourne vers les portes vitrées de la clinique à l'instant exact où elles s'ouvrent. Parce que je sais à l'avance ce qui va se passer. Parce que ce n'était pas qu'un rêve. Cent fois, j'ai vu ce film. Cent fois, j'ai assisté au drame. Mon cœur s'arrête. Et je vois David sortir du bâtiment, aussi beau, blond et grand que dans mes souvenirs. Il consulte sa montre, l'air soucieux. Il ne m'a pas remarquée. En fait, il est trop occupé pour remarquer quoi que ce soit.

Il ne voit même pas l'ombre. L'ombre derrière lui.

Le tueur. C'est le tueur.

Les yeux écarquillés, je pointe le doigt vers David au moment où l'assassin lève son revolver vers la poitrine du médecin, l'index sur la gâchette.

– Non !

Mon hurlement éclate en même temps que la détonation dans la rue.

– DAVID ! NON !

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Egalement disponible :

Rêves et désirs, vol. 2

Hope Robinson est fleuriste dans une boutique à San Francisco. Entourée d'une patronne rock'n'roll, d'une mère poule et d'une meilleure amie au cœur d'or, elle mène une vie qu'elle n'échangerait pour rien au monde.

Jusqu'au jour où Hope a des visions. Hantée par un cauchemar qu'elle fait désormais toutes les nuits, elle voit un homme se faire assassiner sous ses yeux, sans qu'elle puisse lui venir en aide ou le prévenir. Accusant la fatigue, Hope n'y prête pas attention.

Jusqu'à ce qu'elle croise cet homme dans la rue.



Egalement disponible :

Désir - Divine insolence

La journée avait pourtant bien commencé !

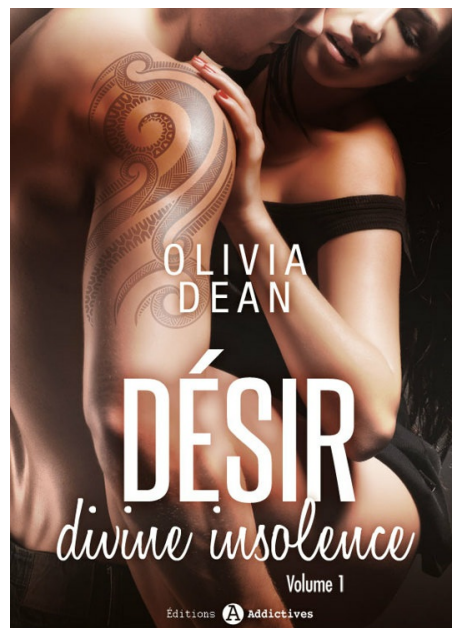
Romane, jeune assistante d'édition, a réussi à obtenir un rendez-vous avec une personnalité incontournable.

Mais très vite rien ne va plus : au bout d'une heure d'entretien, elle réalise que « la personnalité incontournable » l'a confondue avec quelqu'un d'autre, et quand elle s'enfuit, morte de honte, elle se retrouve coincée, seule, dans l'ascenseur. Ne lui reste plus qu'à respirer profondément en attendant qu'un héros super-sexy la délivre.

Là, elle rêve, les mecs, ça fait longtemps qu'elle a fait une croix dessus...

Et pourtant...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2016

ISBN 9791025731246